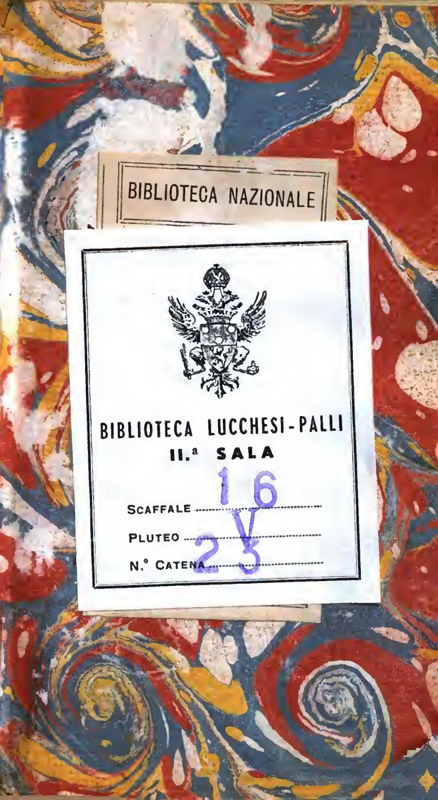

ALLI


N



BIBLIOTECA NAZIONALE
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE 16
PLUTEO V
N.° CATENA 23

RECUEIL
GÉNÉRAL
DES
PROVERBES
DRAMATIQUES.

TOME X.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

X [illegible]

[illegible] Google

RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES,

EN VERS ET EN PROSE, TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS.

TOME X.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

66135

Digitized by Google

TOUS LES FOUX

NE SONT PAS

AUX PETITES MAISONS,

OU

LES FOUX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. DISSONANT, *Musicien.*
M. L'ABBÉ HIATUS, *Poëte.*
M. DESJARRETS, *Maître de Ballets.*
CABRY, *Prévôt de M. Desjarrets.*
Mme. DOUAIREVILLE, *Plaideuse.*
Un GARÇON CAFETIER.

La Scene est dans un des Cafés du Boulevard.



LES FOUX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. DISSONANT *entre en chantant entre ſes dents. Il ſe promene, bat la meſure, s'arrête, & dit :*

Ce n'eſt pas cela. Revoyons mes papiers. (*Il tire un papier de ſa poche, & il lit*) :

C'eſt Victoire ici qu'on aime & que l'on fête.

Victoire ! Victoire ! Où Mme. de Franville a-t-elle été prendre le nom de Victoire ? On eſt accoutumé à mettre une roulade ſur le mot Victoire ;

je ne peux pourtant pas commencer mon air par une roulade. Quand le diable y seroit, il faudra qu'elle s'en passe : d'ailleurs, je ne veux pas composer cela à la françoise. A la françoise, moi ! Quoi ! c'est cela qui m'arrête ? Allons, allons, il faut prendre le parti de continuer comme j'ai commencé. Voyons un peu. (*Il chante*).

Air : *Adoré, adoré, poursuivi des belles, &c. de l'école de la jeunesse.*

C'est Victoire ici qu'on aime & que l'on fête.
C'est le plus doux amusement ;
Du bonheur on se trouve au faîte ;
Il y renaît à chaque instant :
Du bonheur on se trouve au faîte,
Il y renaît à chaque instant :
C'est Victoire ici que l'on fête,
C'est le plus doux amusement ;
Du bonheur on se trouve au faîte ;
Il y renaît à chaque instant.

Fort bien, fort bien.

C'est Victoire ici que l'on fête,
C'est le plus doux amusement ;
Du bonheur on se trouve au faîte,
Il y renaît à chaque instant.

Bravo, bravo. Il faut écrire cela tout de ſuite. Garçon, garçon !

SCENE II.

M. DISSONANT, Le GARÇON.

Le GARÇON.

On y va. (*Il arrive*). Ah ! c'eſt vous, M. Diſſonant ?

M. DISSONANT.

Oui, oui, donnez-moi... (*Il chante*).

Il y renaît à chaque inſtant.

Le GARÇON.

Qu'eſt-ce que vous voulez ? Du café, de la limonnade, de l'orgeat ?

M. DISSONANT.

Non, non, une plume & de l'encre.

Le Garçon.

Vous allez en avoir dans l'inſtant. (*Il va en chercher*).

M. Dissonant *chante.*

Du plaiſir on ſe trouve au faîte,
Il y renaît à chaque inſtant,
Sans tourment,
Très-gaîment,
Sûrement
Très-content.
C'eſt Victoire ici que l'on fête;
C'eſt le plus doux amuſement.

Ah ! charmant ! charmant ! Allons, donc; la plume, l'encre ?

Le Garçon.

La voilà, Monſieur.

M. Dissonant, *s'aſſeyant & écrivant en chantonnant.*

C'eſt Victoire ici que l'on fête;
C'eſt le plus doux amuſement.

SCENE III.

M. DISSONANT, L'ABBÉ, Le GARÇON.

L'ABBÉ *entre en rêvant.*

Faut-il qu'une malheureuse rime m'arrête ! (*Il se promene*).

M. DISSONANT *chante & écrit.*

Sans tourment,
Très-gaîment,
Très-content,
Sûrement.
C'est Victoire ici que l'on fête ;
C'est le plus doux amusement.

L'ABBÉ.

Revoyons encore. (*Il lit*).

Ainsi qu'on voit naître les fleurs
Aux doux commandemens de Flore ;
L'amour des plus vives couleurs,
Orne le teint de Léonore.

Je ne changerai sûrement rien à cela.

Sa bouche exhale un doux parfum,
Semblable à celui que l'aurore
Répand ... répand ... répand ...

M. DISSONANT *chante.*

Sans tourment,
Très-gaîment ...

(*Il chante ſans prononcer*).

C'eſt le plus doux amuſement.

L'ABBÉ.

Monſieur, ce que vous faites-là ſera-t-il long ?

M. DISSONANT.

Monſieur, je n'en fais rien. (*Il chante*).

L'ABBÉ.

Monſieur, c'eſt que j'ai un couplet à faire, pour la fête d'une dame...

M. DISSONANT.

Moi de même, M. l'abbé; je ne fais

pas un couplet, mais une ariette pour la fête d'une dame, & qui, je me flatte, ne sera pas mauvaise. (*Il chante*).

C'est le plus doux amusement.

A présent, voyons la reprise. (*Il chante*).

Tout s'anime, on aime à rire...

L'ABBÉ.

Avec cet homme-là, je ne ferai jamais rien, si je n'écris. (*M. Dissonant chante sans prononcer, en écrivant*).

Sa bouche exhale un doux parfum,
Semblable à celui que l'aurore
Répand...

Il faut absolument que j'écrive. Garçon!

LE GARÇON.

Monsieur?

L'ABBÉ.

Une plume & de l'encre. (*Le Garçon va prendre l'écritoire de M. Disso-*

nant pendant qu'il chante, & l'Abbé se met à écrire).

Tout s'anime, on aime à rire,
La gaîté toujours vous soutient,
L'on ne se lasse pas de dire :
Ah ! quel plaisir, qu'il fait de bien!

M. DISSONANT.

Ecrivons, écrivons (*Il cherche sa plume*). Qu'est donc devenue l'écritoire ? Hé, Garçon !

Le GARÇON.

Monsieur ?

M. DISSONANT.

Eh bien ! mon encre, ma plume, qu'en avez-vous fait ?

Le GARÇON.

J'ai cru que vous n'en aviez plus que faire ; je l'ai donnée à M l'Abbé. Je m'en vais vous en chercher une autre.

M. DISSONANT.

Allons ; dépêchez-vous donc ; ce drôle-là me fera perdre mes idées. (*Il chante*).

L'on ne ſe laſſe pas de dire :
Ah ! quel plaiſir ! qu'il fait de bien !

L'ABBÉ.

Monſieur, ſi vous chantez toujours, je ne pourrai jamais faire mon couplet.

M. DISSONANT.

Monſieur, vous me prenez bien mon encre.

L'ABBÉ.

Ah ! Monſieur, je m'en vais vous la rendre, ſi vous ne voulez plus chanter.

M. DISSONANT.

Oh bien ! l'on m'en donnera d'autre.

L'ABBÉ.

Mais ce n'eſt qu'une rime que je cherche.

Le GARÇON.

Monſieur, voilà de l'encre & une plume.

M. DISSONANT.

C'eſt bon. (*Il chante*).

Il rend l'ame contente,
L'on ne deſire plus rien.

Divin, divin! (*Il écrit & chante*).

Il rend l'ame contente,
L'on ne deſire plus rien.

L'ABBÉ.

Mais, Monſieur...

M. DISSONANT *chante.*

Sans ceſſe on rit, toujours on chante,
Sans ceſſe on rit, toujours on chante.

L'ABBÉ.

Monſieur?

M. DISSONANT.

Laiſſez, laiſſez donc.

Sans ceſſe on rit, toujours on chante.

L'ABBÉ.

Mais, Monſieur, il m'eſt impoſſible de rien faire, ſi vous continuez de chanter haut.

M. DISSONANT.

Travaillez pendant que j'écris. (*Il chante tout bas*).

L'ABBÉ.

Sa bouche exhale un doux parfum ;
Semblable à celui que l'aurore
Répand...

C'eſt incroyable que je ne puiſſe rien trouver.

M. DISSONANT *chante.*

Sans ceſſe on rit, toujours on chante ;
Ah ! quel plaiſir ! qu'il fait de bien !
Ah ! quel plaiſir ! qu'il fait de bien !

L'ABBÉ.

Mais, Monſieur...

M. DISSONANT *chante.*

Ah ! quel plaisir ! qu'il fait de bien !

(*Il se leve & bat la mesure*).

Mais grand bien,
Mais grand bien,
Mais grand bien,
Mais grand bien. (*Il écrit, & chante bas*).

L'ABBÉ.

Il va peut-être rester tranquille : essayons d'achever. (*Il se frotte la tête*).

SCENE IV.

M. DISSONANT, L'ABBÉ, M. DESJARRETS, CABRY.

M. DESJARRETS.

Cabry !

CABRY.

Monsieur ?

M. DESJARRETS.

Dans combien de tems faut-il que je ſois chez Mme. de Verſant ?

CABRY.

Dans trois quarts-d'heure.

M. DESJARRETS.

Trois quarts-d'heure ! Il n'y a perſonne ici, j'ai envie de commencer mon ballet en queſtion. Sais-tu les airs ?

CABRY.

Je ſais les deux premiers.

M. DESJARRETS.

C'eſt bon. Joue-moi d'abord la marche des Paladins.

CABRY.

Je la ſais toute entiere.

M. DESJARRETS.

Attends un moment (*Il fait quel-*

ques pas). Je marche en avant d'abord, je reviens... C'eſt cela. Allons (*Cabry joue*).

M. DISSONANT, L'ABBÉ.

Eh, Monſieur ! Monſieur !

M. DESJARRETS.

Comment, Meſſieurs, qu'eſt-ce que vous avez donc ? Ah, c'eſt vous, M. Diſſonant !

M. DISSONANT.

C'eſt moi-même qui compoſe une ariette, M. Desjarrets.

M. DESJARRETS.

Ah ! une ariette nouvelle ?

M. DISSONANT.

Oui, vraiment, pour Mme. de Franville.

DESJARRETS.

Je fais auſſi un ballet pour ſa fête.

M. DISSONANT.

C'eſt fort bien : mais faites taire votre maudit violon. Vous me faites perdre le ton, je ne ſais plus où j'en ſuis.

M. DESJARRETS.

Vous vous moquez, vous êtes trop habile pour cela.

L'ABBÉ.

Moi, Monſieur, je fais un bouquet; je cherche une rime, & votre violon me diſtrait.

M. DESJARRETS.

Allons, allons, joue toujours. (*Cabry joue, & M. Desjarrets danſe*).

M. DISSONANT.

Un moment ſeulement, que j'aie écrit ceci. (*Il chante*).

Sans ceſſe on rit, toujours on chante.

M. DESJARRETS.

Joue donc. (*Il danse, & M. Dissonnant chante*).

M. DISSSONANT.

Ah ! quel plaisir ! qu'il fait de bien !
Arrêtez donc.

M. DESJARRETS.

Mais je n'ai pas de tems à perdre ; en honneur.

L'ABBÉ.

Mais, Monsieur, par grace...

M. DESJARRETS.

Allons, allons. (*Cabry joue, & il danse*). Attends, attends un moment. (*Il marche*).

M. DISSONNANT.

Ah ! quel plaisir ! qu'il fait de bien !
Mais grand bien, mais grand bien !

M. DESJARRETS.

Mais, M. Dissonant, comment voulez-vous que je compose mon pas, si vous me chantez un autre air que celui sur lequel je dois danser ?

M. DISSONANT.

Mais, M. Desjarrets, comment voulez-vous que j'acheve d'écrire mon ariette, quand vous faites jouer un autre air que celui que j'ai dans la tête ?

L'ABBÉ.

Hé, Messieurs, comment voulez-vous tous les deux que je fasse des vers avec un pareil bruit ?

M. DESJARRETS.

Messieurs, vous ferez comme vous voudrez. Allons, joue, & recommençons le tout. (*Il danse, M. Dissonant & l'Abbé se désesperent.*

M. DISSONANT.

C'est impossible !

L'ABBÉ.

Je n'y tiens pas !

M. DESJARRETS.

Cela va bien, je tiens ma marche. Laiſſe-moi deſſiner ma gavotte.

(*Il compoſe en marchant ſans violon*).

M. DISSONANT, *chantant*.

Ah ! quel plaiſir ! qu'il fait de bien.
Mais grand bien,
Mais grand bien.

M. DESJARRETS.

M. Diſſonant, chantez donc tout bas.

M. DISSONANT.

Je le veux bien, pourvu que vous ne faſſiez pas jouer du violon.

L'ABBÉ.

Ah ! à la bonne heure.

M. DESJARRETS.

Oui, oui, laiſſez-moi faire. (*Il danſe*). Nous croiſons par ici, ah! ah! à gauche à préſent, chaſſez, fort bien; non, je tourne, ah! ah! l'entrelas... (*Il continue en marchant*).

SCENE V, *& derniere.*

M. DISSONANT, L'ABBÉ, M. DESJARRETS, CABRY, Mme. DOUAIREVILLE.

Mme. DOUAIREVILLE, *à Cabry.*

Monſieur, n'avez-vous pas vu ici M. Rongeant?

CABRY.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Madame, que M. Rongeant?

Mme. DOUAIREVILLE.

C'eſt mon procureur.

CABRY.

Je ne le connois pas ; adreſſez-vous à ces Meſſieurs, ils vous diront cela, ils étoient ici avant nous.

Mme. DOUAIREVILLE, *à. M. Diſſonant.*

Monſieur, voudriez-vous bien me dire...

M. DISSONANT *chante.*

Il rend l'ame contente ;
L'on ne deſire plus rien.

M. DESJARRETS.

M. Diſſonant, je m'en vais faire jouer du violon. (*Il compoſe*).

M. DISSONANT.

Ah ! je vous demande pardon.

Mme. DOUAIREVILLE, *à M. Dissonant.*

Monsieur, dites-moi donc si vous avez vu mon procureur ici. Il est pour moi de la derniere importance que je lui parle à l'instant; on vient de me faire signifier un arrêt qui me réduira à la mendicité. Je n'ai pas un morceau de pain, si...

M. DISSONANT.

Dieu vous bénisse, ma bonne dame.

Mme. DOUAIREVILLE.

Mais, Monsieur, je ne demande pas l'aumône; répondez-moi, je vous prie.

M. DISSONANT.

Je suis occupé, Madame, adressez-vous à ces Messieurs.

Mme DOUAIREVILLE.

Sauront-ils où il est?

M. DISSONANT.

Oh ! ſûrement.

Mme. DOUAIREVILLE.

M. l'Abbé ?

M. DISSONANT.

Oui, oui.

Mme. DOUAIREVILLE, *à l'Abbé.*

M. l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Je ne veux rien acheter, je n'ai pas le tems.

Mme. DOUAIREVILLE.

Mais, Monſieur, je ne ſuis pas une marchande, je ſuis une femme de qualité qui eſt la plus malheureuſe du monde.

L'ABBÉ.

Vous n'êtes pas ſi malheureuſe que moi. Qu'eſt-ce que vous demandez ?

Mme.

Mme. DOUAIREVILLE.

Mon procureur.

L'ABBÉ.

Procureur ! Il y a cent rimes à ce mot-là.

Mme. DOUAIREVILLE.

Je ne vous parle ni de rime, ni de raiſon ; car je crois que j'aurois tort. Mais à qui donc s'adreſſer ici ? Ah ! voilà un Monſieur qui ſe promene : il ne me dira pas qu'il eſt occupé celui-là du moins. (*Elle va à M. Desjarrets*). Monſieur, pourrez-vous m'enſeigner ce que je demande ? Je vous en aurai la plus grande obligation.

M. DESJARRETS.

Oui, oui, tenez, paſſez par là.

Mme. DOUAIREVILLE.

Par où, Monſieur ?

M. Desjarrets.

A droite.

Mme. Douaireville.

A droite ?

M. Desjarrets.

Oui. Revenez à présent.

Mme. Douaireville.

Ici ?

M. Desjarrets.

Oui, chassez.

Mme. Douaireville.

Qui voulez-vous que je chasse ?

M. Desjarrets.

Vous ne m'entendez pas : tenez, approchez-vous de moi.

Mme. Douaireville.

Comme cela ?

M. DESJARRETS.

Oui. En avant à préſent.

Mme. DOUAIREVILLE.

Mais pour quoi faire ?

M. DESJARRETS.

Vous allez voir, donnez-moi la main. Allons, Cabry, joue.

CABRY, *accommodant ſon violon.*

Monſieur, tout-à-l'heure.

M. DISSONANT.

Pour moi, je m'en vais.

L'ABBÉ.

Et moi auſſi. (*Cabry joue*).

M. DESJARRETS.

Allons, Madame, laiſſez-vous conduire.

Mme. DOUAIREVILLE.

Je ne demande pas mieux.

M. DESJARRETS.

Plus vîte donc.

Mme. DOUAIREVILLE.

Vous me faites danser ?

M. DESJARRETS.

Sans doute. (*Il la mene fort vîte*).

Mme. DOUAIREVILLE.

Je n'en puis plus, ah ! ah !

M. DESJARRETS.

Pourquoi donc voulez-vous danser ; si vous n'avez pas la force ?

Mme. DOUAIREVILLE.

Eh ! je n'en ai pas d'envie, Monsieur !

M. DESJARRETS.

Ma foi, je l'ai cru. Allons-nous-en.

Mme. DOUAIREVILLE.

La tête a tourné ici à tout le monde. J'ai envie d'aller attendre mon procureur chez lui. Il faudra bien qu'il revienne du moins pour se coucher.

FIN.

CE QUI EST BON A RENDRE

EST BON A PRENDRE;

OU

LA MÉDAILLE D'OTHON.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Digitized by Google

ACTEURS.

M. DE VERBERIE.
M. DE LA MERCI
L'ABBÉ DE L'EXERGUE.
LEROUX, *Laquais de M. de Verberie.*

La Scene est chez M. de Verberie.

LA MÉDAILLE
D'OTHON.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. DE VERBERIE, LEROUX.

M. DE VERBERIE.

Tu dis que M. de la Merci viendra ſûrement ?

LEROUX.

Oui, Monſieur ; il a envoyé ſavoir quand vous rentreriez.

M. DE VERBERIE.

C'eſt bon. Il faut faire du chocolat.

LEROUX.

A l'heure qu'il eſt ?

M. De VERBERIE.

Oui.

LEROUX.

Pour qui ?

M. De VERBERIE.

Pour lui.

LEROUX.

Mais, Monſieur, on ne prend pas de chocolat l'après midi.

M. De VERBERIE.

Non pas tout le monde, mais lui.

LEROUX.

A la bonne-heure.

M. De VERBERIE.

C'eſt que je veux qu'il goûte le mien: il s'y connoît, & il l'aime beaucoup.

LEROUX.

Allons. (*Annonçant*). M. de la Merci.

SCENE II.

M. DE VERBERIE, M. DE LA MERCI, LEROUX.

M. DE LA MERCI.

Ah ! M. de Verberie, enfin je vous trouve. J'avois bien peur de vous manquer.

M. DE VERBERIE.

Je n'avois garde de ne pas vous attendre, d'abord que j'ai ſu que vous aviez à me parler ; mais avant tout, je vous en prie, prenez une taſſe de chocolat.

M. DE LA MERCI.

Je vous remercie.

M. De VERBERIE.

C'eſt que vous ne connoiſſez pas celui-là. Leroux, allez donc.

LEROUX.

Oui, Monſieur.

M. De LA MERCI.

Je vous dis que je vous ſuis bien obligé.

M. De VERBERIE.

Quelles façons! Allons, allons; faites toujours.

M. De LA MERCI.

Mais réellement, je n'en veux pas.

M. De VERBERIE.

Vous n'en prendrez que ce que vous voudrez. Leroux! (*A M. de la Merci*). Voulez-vous du pain avec?

M. De LA MERCI.

Je vous dis que je ne veux rien.

M. De VERBERIE.

Ah ! oui, oui. Leroux, ayez ſoin d'avoir un petit pain.

LEROUX.

Oui, Monſieur.

M. De VERBERIE.

Et dépêchez-vous.

LEROUX.

Cela ne ſera pas long.



SCENE III.

M. DE VERBERIE, M. DE LA MERCI.

M. De Verberie.

Je ſuis bien aiſe que vous preniez de mon chocolat, parce que vous vous y connoiſſez bien, & que vous me direz ce que vous en penſez.

M. De la Merci.

Je vous réponds que je n'en prends jamais, & ſur-tout à cette heure-ci.

M. De Verberie.

Oh ! il ne vous fera pas de mal, il eſt fait chez moi.

M. De la Merci.

Voulez-vous me laiſſer dire ce qui m'amene ?

M. De Verberie.

Volontiers ; mais c'eſt que j'étois bien aiſe d'être ſûr avant d'avoir votre avis ſur mon chocolat.

M. De la Merci.

Vous connoiſſez l'abbé de l'Exergue ?

M. De Verberie.

Si je le connois ? Sûrement. Eh ! vous me faites ſonger ! . . . Il doit venir ici cette après-dînée ; c'eſt lui qui m'a procuré le cacao ; il faudra bien qu'il en prenne auſſi du chocolat.

M. De la Merci.

Vous n'avez que votre chocolat dans la tête ; mais puiſque l'abbé vient ici, il faut bien que je l'attende.

M. De Verberie.

Sans doute, vous prendrez du chocolat enſemble.

M. De LA MERCI.

C'eſt un homme très-curieux en Médailles, à ce que vous m'avez dit ?

M. De VERBERIE.

C'eſt très-vrai... Leroux ! je crains qu'il n'en faſſe pas aſſez.

M. De LA MERCI.

Ne vous inquiétez pas de cela. Je voudrois un peu cauſer avec l'abbé pour ſavoir...

M. De VERBERIE.

Permettez que j'aille dire à Leroux...

M. De LA MERCI.

Cela n'eſt pas néceſſaire.

M. De VERBERIE.

Allons, comme vous voudrez; mais vous ſerez cauſe qu'il n'y aura pas aſſez de chocolat de fait.

M. De LA MERCI.

Je vous dis que je n'en prendrai pas : ainsi il y en aura toujours assez pour l'abbé.

M. De VERBERIE.

Oh ! bon, vous en prendrez tous les deux. Eh bien ?

M. De LA MERCI.

Eh bien ! si l'abbé avoit une certaine Médaille qui me manque, je serois l'homme le plus heureux du monde.

M. De VERBERIE.

Vous saurez cela en prenant du chocolat ensemble.

M. De LA MERCI.

On m'a dit qu'il l'avoit, & vous sentez bien que s'il vouloit me la céder...

M. De VERBERIE.

Oh ! il le fera, puisqu'il m'a cédé le

cacao avec quoi j'ai fait mon chocolat.

M. DE LA MERCI.

Ce n'eſt pas la même choſe.

M. DE VERBERIE.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

SCENE IV.

M. DE LA MERCI, L'ABBÉ, M. DE VERBERIE, LEROUX.

LEROUX, *annonçant.*

Mr. l'Abbé de l'Exergue.

M. DE VERBERIE.

Ah! le voilà. Je ſavois bien moi qu'il viendroit. Leroux, il faut faire une taſſe de plus.

LEROUX.

Oui, oui, Monſieur.

L'ABBÉ.

De quoi ?

M. DE VERBERIE.

De chocolat : vous en prendrez.

L'ABBÉ.

Oh ! pour cela non.

M. DE VERBERIE.

Faites, faites toujours.

LEROUX.

Oui, Monſieur.

M. DE VERBERIE.

Deux pains, trois pains, vous entendez ?

LEROUX.

Oui, oui.

M. De VERBERIE.

Ah ! écoutez. (*Il parle à l'oreille à Leroux*).

M. De LA MERCI.

M. l'Abbé , j'avois la plus grande envie de vous voir.

L'ABBÉ.

Monſieur, je ſuis charmé de cette rencontre. Il y a long-tems que je ſais que vous avez le plus beau cabinet de Médailles qui ſoit au monde , &c. . . . .

M. De LA MERCI.

Monſieur, il eſt vrai, mais . . .

M. De VERBERIE, *revenant.*

Il faut un peu de tems pour qu'il ſoit bon ; mais vous n'attendrez pas trop. Je vous détourne peut-être. Ah! Leroux, mettez-nous toujours une table.

Digitized by Google

LEROUX.

Celle-là ?

M. De VERBERIE.

Non, l'autre, celle de bois d'Acajou. Tenez, la voilà tout près de vous.

LEROUX.

C'eſt vrai. (*Il apporte la table*).

M. De VERBERIE.

Allez-vous-en à préſent.

SCENE V.

M. DE LA MERCI, L'ABBÉ, M. De VERBERIE.

L'ABBÉ, *à M. de la Merci.*

Monſieur, vous avez les plus belles collections...

M. De Verberie.

Il eſt un peu étourdi ; mais il fait très-bien le chocolat.

M. De la Merci.

M. l'Abbé, il n'y a point de belle collection quand elle n'eſt pas complete.

M. De Verberie.

Oh ! mais l'Abbé fera votre affaire : il eſt très-obligeant, & je me ſouviendrai toujours du cacao ...

L'Abbé.

Ne parlons pas de cela.

M. De Verberie.

Mais c'eſt la baſe du chocolat. Que je ne vous interrompe pas, je vous prie.

M. De la Merci.

Une piece qui me feroit bien précieuſe, c'eſt une Médaille d'Othon, & l'on dit que vous en avez une.

L'ABBÉ.

Il eſt vrai, & très-belle même; elle eſt de bronze.

M. DE LA MERCI.

Vous pourriez me faire un très-grand plaiſir.

L'ABBÉ.

Il faut ſavoir : ſi c'eſt quelque échange....

M. DE LA MERCI.

Non; c'eſt cette Médaille d'Othon, qui juſtement me manque, & qu'on m'a dit que vous aviez achetée avant-hier. Si vous vouliez me la céder...

L'ABBÉ.

Si elle vous fait un ſi grand plaiſir....

M. DE LA MERCI.

C'eſt réellement un ſervice, & je vous donnerai tout ce que vous voudrez,

L'ABBÉ.

Mais il y aura peut-être moyen de nous arranger.

M. DE LA MERCI.

Comment ?

L'ABBÉ.

Si vous avez quelque chose qui me convienne.

M. DE LA MERCI.

Je ne crois pas ; & puis cela seroit trop long : je pars demain.

L'ABBÉ.

Eh ! bien, à votre retour.

M. DE LA MERCI.

Non, je vous en supplie ; dites ce que vous en voulez.

L'ABBÉ.

Je ne fais ordinairement que des échanges ;

échanges ; & j'ai une chofe en vue, pour laquelle je la donnerois volontiers. Si vous pouviez l'avoir...

M. De la Merci.

Je l'aurois bien fi j'avois le tems: chargez vous de l'acheter. Combien en en veut-on ?

L'Abbé.

C'eft une affaire de dix louis.

M. De la Merci.

Eh bien ! je m'en vais vous les donner. Votre Othon eft-il chez vous ?

L'Abbé.

Non, je l'ai ici.

M. De la Merci.

Finiffons notre affaire.

M. De Verberie.

Oui, avant de prendre du chocolat.

L'Abbé.

Je ne peux pas.

M. De la Merci.

Pourquoi cela, d'abord que vous l'avez ? Songez donc que je voudrois partir demain de bonne heure.

L'Abbé.

Je comprends bien.

M. De la Merci.

Vous n'êtes engagé avec perſonne pour cette Médaille ?

L'Abbé.

Non.

M. De la Merci.

Voyons-là.

L'Abbé.

Je ne peux pas vous la montrer à préſent.

M. De LA MERCI.

Comment ?

L'ABBÉ.

J'ai des raifons ; vous l'aurez demain.

M. De LA MERCI.

Mais d'abord que vous l'avez ici, pourquoi me remettre ? Je vais vous compter vos dix louis.

L'ABBÉ.

Ce n'eft pas là ce qui m'arrête.

M. De LA MERCI.

Je n'y comprends rien ; mais je vous prie en grace de me faire le plaifir de me la céder actuellement.

L'ABBÉ.

Je vous jure que je ne demande pas mieux.

M. De la Merci.

Mais quelle raiſon pouvez - vous avoir ?

L'Abbé.

Je ne puis pas vous la dire.

M. De la Merci.

Oh ! pour cela, M. l'Abbé, je ne puis m'empêcher de croire que vous voulez la céder à un autre.

L'Abbé.

Je vous jure en honneur que vous l'aurez.

M. De la Merci.

Et vous ne voulez pas me la montrer ?

L'Abbé.

Si je le pouvois, croyez...

M. De la Merci.

Eh bien ! dites-moi ſeulement pourquoi. Je ne vous demande que cela.

L'ABBÉ.

Vous êtes bien pressant.

M. DE LA MERCI.

Que diable cela vous fait-il ?

L'ABBÉ.

Mais c'est que...

M. DE LA MERCI.

Dites donc.

L'ABBÉ.

Allons; mais en vérité... Je vous dis que...

M. DE LA MERCI.

Quoi ! allez-vous encore vous défendre ?

L'ABBÉ.

Puisque vous le voulez absolument...

M. DE LA MERCI.

Je vous en prie.

L'ABBÉ.

Il faut bien y consentir. Vous saurez qu'avant-hier au soir j'achetai cette Médaille, qui est réellement très-belle.

M. DE LA MERCI.

Je vous en crois sur votre parole.

L'ABBÉ.

Celui qui me la vendit voulut absolument me donner à souper; c'étoit dans le quartier Saint-Victor, où l'on ne trouve point de fiacres: je fus donc obligé de revenir à pied. En passant dans une petite rue, deux hommes qui marchoient derriere moi me firent craindre qu'ils ne fussent des voleurs; j'eus beau doubler le pas, ces hommes me suivoient, & ma crainte augmentoit. J'étois très-occupé de sauver ma Médaille, & je m'embarrassois peu du reste. Je pris le parti de l'avaler. Je n'eus pas plutôt fait, que ces deux hommes tournerent par une autre rue, & je me repentis de ma peur.

M. De la Merci.

Depuis ce tems-là ?...

L'Abbé.

Depuis ce tems-là, je l'ai toujours dans le corps : ainsi vous voyez bien que je ne peux pas vous la montrer. Elle ne me fait point de mal.

M. De Verberie.

Eh bien ! prenez du chocolat, cela fera peut-être que...

L'Abbé.

Non, au contraire.... Ainsi vous voyez bien que j'avois mes raisons.

M. De la Merci.

Il est vrai; mais quand pourrai-je donc partir ?

L'Abbé.

Je ne sais pas; mais d'ici à deux ou trois jours, seulement...

M. DE LA MERCI.

Quoi, deux ou trois jours ! . . .

L'ABBÉ.

Je ne peux pas répondre du tems.

M. DE LA MERCI.

Mais n'y auroit-il pas quelques moyens à prendre ? car cela me dérange prodigieusement.

M. DE VERBERIE.

C'est dommage que l'Abbé croie que le chocolat . . . Mais essayez-en toujours.

L'ABBÉ.

Tenez, puisque vous êtes si pressé . . .

M. DE LA MERCI.

Voyons.

L'ABBÉ.

Venez-vous-en chez moi. En chemin nous passerons chez mon apothicaire . . .

M. De la Merci.

Je vous entends.

L'Abbé.

Et peut-être finirions-nous cette affaire-là tout de suite.

M. De la Merci.

Allons, je le veux bien ; ne perdons pas de tems.

M. De Verberie.

Vous ne voulez donc pas de chocolat ?

M. De la Merci.

Une autre fois.

M. De Verberie.

Demain avant de partir ?

M. De la Merci, *en s'en allant.*

Oui, oui.

FIN.

ON NE SAUROIT TIRER DE L'HUILE D'UN MUR, OU LE PARI:

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

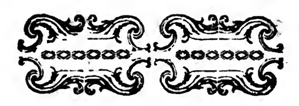
Mme. MOKA, *Maîtresse du Café.*

M. DUVAL,
M. DELALANDE,
M. DESPRESSINS. } *Jeunes gens.*

M. LE DOUX, *Manchot.*

Un GARCON CAFETIER.

La Scene est dans un des Cafés du Boulevard.



LE PARI.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Mme. MOKA, M. DUVAL, Un GARÇON.

M. DUVAL.

Bonjour, Mme. Moka. Vous n'avez pas grand monde.

Mme. MOKA.

Il est encore de bonne heure, Monsieur.

M. DUVAL.

M. Delalande n'est pas venu ici aujourd'hui?

Le GARÇON.

Il eſt venu ce matin à cheval.

M. DUVAL.

Il m'avoit dit qu'il viendroit cette après-dînée.

Le GARÇON.

Monſieur, le voilà.

SCENE II.

Mme. MOKA, M. DUVAL, M. DELALANDE, Le GARÇON.

M. DUVAL.

Ah ! te voilà, Lalande !

M. DELALANDE.

J'ai été te chercher chez Mme. Delarue; l'on m'a dit qu'on ne t'avoit pas vu, & je ſuis venu voir ici.

M. DUVAL.

Qu'eſt-ce que tu as fait hier au vingt-un ?

M. DELALANDE.

J'ai perdu trente-neuf louis. Ils n'y ſavent pas jouer ; il n'y a pas moyen de rien faire avec des gens comme cela.

M. DUVAL.

Et Mme. des Bruyeres a-t-elle gagné ?

M. DELALANDE.

Oui ; je crois qu'elle a eu une douzaine de louis.

M. DUVAL.

Ah ! tiens, n'eſt-ce pas la petite Aglaé qui paſſe dans ce vis-à-vis ?

M. DELALANDE.

Je crois qu'oui. Il n'a tenu qu'à moi de ſouper avec elle avant-hier ; mais

je ne m'en ſuis pas ſoucié : elle eſt trop blonde.

M. DUVAL.

Qui eſt-ce qui l'a à préſent ?

M. DELALANDE.

Mais, tout le monde.

M. DUVAL.

N'eſt-ce pas le chevalier de la Merville ?

M. DELALANDE.

Bon ! il y a long-tems qu'il ne l'a plus ; elle a eu un Anglois depuis. Vas-tu aux Italiens aujourd'hui ?

M. DUVAL.

Je ne ſais pas. Qu'eſt-ce qu'on donne ?

M. DELALANDE.

Le Roi & le Fermier, avec les Sœurs rivales, je crois.

M. DUVAL.

Et aux François ?

M. DELALANDE.

Ma foi, je n'en ſais rien. Je n'y vas jamais ; c'eſt un ſpectacle triſte, & je ne donne pas dans l'eſprit, moi.

M. DUVAL.

Je crois que tu ne lis guere.

M. DELALANDE.

Parbleu, non, je n'ai pas le tems. Et puis, que diable lire ? J'ai acheté pourtant la bibliotheque de campagne ; mais c'eſt pour ceux qui viendront chez moi.

M. DUVAL.

Ah ! c'eſt du moins quelque choſe.

M. DELALANDE.

Combien te coûte cet habit-là ?

Digitized by Google

M. DUVAL.

Ma foi, je n'en fais rien ; je ne m'en informe feulement pas. A propos, as-tu vu mes derniers chevaux ?

M. DELALANDE.

Lefquels ?

M. DUVAL.

Ceux que j'avois hier à la plaine ?

M. DELALANDE.

Oui. Ils font vilains.

M. DUVAL.

Vilains, oui, c'eft ce qu'ils font ; & dreffés ! Il n'y a rien de fi agréable à mener ; j'ai pourtant envie de m'en défaire.

M. DELALANDE.

Si tu veux les troquer contre mon cheval anglois . . .

M. DUVAL.

Quoi ! cette grande roſſe que tu avois l'autre jour au bois de Boulogne ?

M. DELALANDE.

Oui, une roſſe ! Je ne le donnerois pas pour quatre-vingt louis.

M. DUVAL.

Allons donc !

M. DELALANDE.

Ah ! voilà Deſpreſſins.

M. DUVAL.

C'eſt vrai.

M. DELALANDE.

Je m'en vais l'appeller. Deſpreſſins !

❀

SCENE III.

Mme. MOKA, M. DELALANDE, M. DESPRESSINS, M. DUVAL, Le GARÇON.

M. DESPRESSINS.

Eh ! voilà Duval auſſi ! Qu'eſt-ce que vous faites ici tous les deux ?

M. DELALANDE.

Ma foi, rien. Où as-tu dîné ?

M. DESPRESSINS.

Dans la rue S. Louis.

M. DUVAL.

Chez qui cela ?

M. DESPRESSINS.

Chez une vieille tante à moi... Mme. Moka eſt toujours jolie !

M. DUVAL.

Elle ſe porte mieux que cet hiver à la foire.

Mme. MOKA.

Oui, Monſieur, Dieu merci, cela va aſſez bien à préſent.

M. DELALANDE, *à part*, *aux autres*.

Elle a été aſſez jolie au moins.

M. DESPRESSINS.

Elle l'eſt bien encore.

M. DUVAL.

C'eſt dommage qu'elle aime ſon mari.

M. DESPRESSINS.

Tu le crois?

M. DUVAL.

Oui, on me l'a dit.

M. DELALANDE.

Ah! je t'en réponds! Je voudrois

avoir autant de cinquante louis ... A propos, Mme. Moka, ce Monſieur que j'ai vu ici une fois, que vous diſiez qui ne vous avoit jamais parlé, vient-il encore ?

Mme. MOKA.

Oui, Monſieur, tous les jours.

Le GARÇON.

Voilà à peu près l'heure où il vient prendre du café.

M. DELALANDE.

Et il ne t'a jamais rien dit non plus à toi ?

Le GARÇON.

Non, Monſieur, jamais ; il fait ſigne ſeulement : nous ſommes accoutumés à cela. On lui verſe du café, il le prend, il s'en va, après avoir payé, s'entend.

M. DUVAL.

Ah ! je me rappelle ; c'eſt un hom-

me qui... (*Il fait un signe pour le désigner*).

Le GARÇON.

Oui, Monsieur.

M. DELALANDE.

Parbleu, je suis curieux de le voir.

Mme. MOKA.

Monsieur, si vous ne vous en allez pas, vous aurez ce plaisir-là.

M. DELALANDE.

Eh bien, j'ai envie de le faire parler.

M. DESPRESSINS.

Cet homme-là ? Tu seras bien fin; je le connois, moi.

M. DUVAL.

Veux-tu parier dix louis ?

M. DESPRESSINS.

Non.

M. DUVAL.

Pourquoi ?

M. DELALANDE.

Je les parie, moi ; mais aujourd'hui.

M. DUVAL.

Tout-à-l'heure ; s'il vient.

Le GARÇON.

Il ne tardera pas.

M. DUVAL.

Allons, voyons tes dix louis.

M. DELALANDE.

Les voilà. (*Il tire sa bourse*).

M. DUVAL.

Voilà les miens. (*Il tire aussi sa bourse*). Il n'y a qu'à les mettre entre les mains de Despressins.

M. DELALANDE.

Je le veux bien. Tenez. (*Il donne les dix louis*).

M. DUVAL.

Vois s'il y a dix louis.

M. DESPRESSINS.

Oui, oui. Eh bien! à préfent, je vous dirai que je fuis pour celui qui parie qu'il ne parlera pas.

M. DELALANDE.

Nous verrons.

Le GARÇON.

Ah ! Monfieur ! le voilà, le voilà qui vient.

M. DELALANDE *va voir.*

Il a parbleu raifon; c'eft lui-même.

Mme. MOKA.

Oh! il ne manque jamais, à moins qu'il ne pleuve à verfe.

M. DUVAL.

Il prend fon café bien tard.

LE GARÇON.

C'eſt ſon heure ordinaire.

M. DELALANDE.

Range-toi donc de la porte.

M. DESPRESSINS.

Je m'en vais.

M. DELALANDE.

Et mes dix louis ! Ce gaillard-là emporte les enjeux.

M. DESPRESSINS.

Je m'en vais faire une viſite ici près; & je reviens ſavoir la réuſſite du pari.

M. DUVAL.

Ne ſois pas long-tems.

M. DESPRESSINS.

Je ne fais qu'aller & revenir.

M. DELALANDE.

Laiſſons paſſer notre homme ſans faire ſemblant de rien.

SCENE IV.

Mme. MOKA, M. DELALANDE, M. DUVAL, M. LEDOUX *boitant, ayant une main retirée, faisant la grimace à tous momens par tic.* Le GARÇON.

M. DELALANDE, *à M. Ledoux.*

Monſieur, je vous attendois avec impatience ; je ſuis charmé de vous voir.

M. LEDOUX *ne regarde pas M. Delalande. Il fait ſigne au Garçon de lui donner du café, & il va s'aſſeoir auprès d'une table.*

M. DELALANDE.

Monſieur, vous aimez beaucoup le café d'ici ?

M. LEDOUX *fait la grimace, & regarde si l'on apporte son café.*

M. DELALANDE.

Monsieur, vous n'allez jamais à la campagne. Je crois que vous avez tort. Si vous preniez des eaux, cela seroit peut-être bon pour votre main. (*Il veut toucher la main de M. Ledoux*).

M. LEDOUX *fait la grimace & change de place. On lui verse du café. Il regarde droit devant lui, faisant des grimaces souvent.*

M. DELALANDE.

Quel diable d'homme ! On ne sait par où l'entamer. Aimez-vous un peu le spectacle ? Cela doit vous amuser, n'aimant pas à parler.

M. LEDOUX *fait la grimace, & se tourne de l'autre côté.*

M. DELALANDE.

Monsieur, pour faire connoissance

avec vous, je voudrois bien que vous me fissiez le plaisir de venir dîner avec moi.

M. LEDOUX *grimace, prend son café, & n'écoute pas.*

M. DELALANDE.

Il n'est pas gourmand... Monsieur, nous aurions des femmes fort jolies.

M. LEDOUX *fait la grimace, & n'a l'air de rien entendre.*

M. DUVAL.

Je crois que j'aurai bientôt tes dix louis.

M. DELALANDE.

Pas encore. Attends, attends. (*A M. Ledoux*). Monsieur, il y a un homme qui vous cherche pour vous remettre cinquante louis d'une restitution qu'il est chargé de vous faire.

M. LEDOUX *fait la grimace & ne dit rien.*

M. DELALANDE.

Il n'aime pas l'argent. Monſieur, il y a quelqu'un qui m'a dit que vous n'aimiez pas à vous battre.

M. LEDOUX *fait la grimace, pouſſe ſa taſſe qu'il a vuidée, & reſte tranquille.*

M. DELALANDE.

Parbleu, il parlera. (*Il marche ſur le pied de M. Ledoux*).

M. LEDOUX *ſe leve, fait la grimace, ne crie pas, & va payer ſa taſſe de café.*

M. DELALANDE.

Monſieur, quand reviendrez-vous ici? Je ſerois bien aiſe de cauſer avec vous; car vous avez bien de l'eſprit.

M. LEDOUX *fait la grimace, & s'en va en boîtant.*

M. DELALANDE.

Que le diable l'emporte!

M. DUVAL, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

M. DELALANDE.

Eſt-ce que c'eſt un fou, dis donc toi ?

Le GARÇON.

Nous n'en ſavons rien, Monſieur.

SCENE V, & *derniere.*

Mme. MOKA, M. DELALANDE, M. DUVAL, M. DESPRESSINS, Le GARÇON.

M. DESPRESSINS.

Eh bien ! a-t-il parlé ?

M. DUVAL.

Oh ! pour cela, non. Allons, donne-moi mes vingt louis.

M. Delalande.

Un moment.

M. Duval.

Mais, n'as-tu pas parié que tu le ferois parler ?

M. Delalande.

C'eſt vrai.

M. Duval.

Eh bien ?

M. Delalande.

Comme je lui ai marché ſur le pied, peut-être qu'il m'enverra dire qu'il veut ſe battre, il faut attendre.

M. Duval.

Nous ſommes convenus qu'il parleroit aujourd'hui, qu'as-tu à dire ?

M. Delalande.

C'eſt vrai ; mais ſi c'eſt parce que

je lui ai dit, qu'il parle demain, je le ſuppoſe, je n'aurai pas perdu.

M. DUVAL.

Tout de même.

M. DELALANDE.

Non pas. Veux-tu parier encore dix louis.

M. DUVAL.

Si tu veux.

M. DESPRESSINS.

Finiſſons cette affaire-ci auparavant.

M. DELALANDE.

Et comment ?

M. DESPRESSINS.

Ecoutez-moi, vous êtes des nigauds tous les deux.

M. DELALANDE.

Pourquoi cela ?

M. DESPRESSINS.

Parce que cet homme, qui s'appelle M. Ledoux, ne pouvoit pas vous répondre. Vous lui auriez parlé cent ans.

M. DUVAL.

Il est peut-être muet ?

M. DESPRESSINS.

Tu l'as dit. Il est sourd & muet de naissance.

M. DELALANDE.

Que diable ! Il falloit donc nous le dire.

M. DESPRESSINS.

J'ai voulu vous laisser parler. Tenez, voilà vos dix louis à chacun. (*Il les leur rend*).

M. DUVAL.

Veux-tu que je te mene ? Où vas-tu ?

M. DELALANDE.

Aux Italiens.

M. DESPRESSINS.

Eh bien ! j'irai auſſi.

M. DUVAL.

Garçon, vois ſi mon carroſſe eſt là.

LE GARÇON, *regardant.*

Oui, Monſieur.

M. DELALANDE.

Allons-nous-en. Bonjour, Mme. Moka.

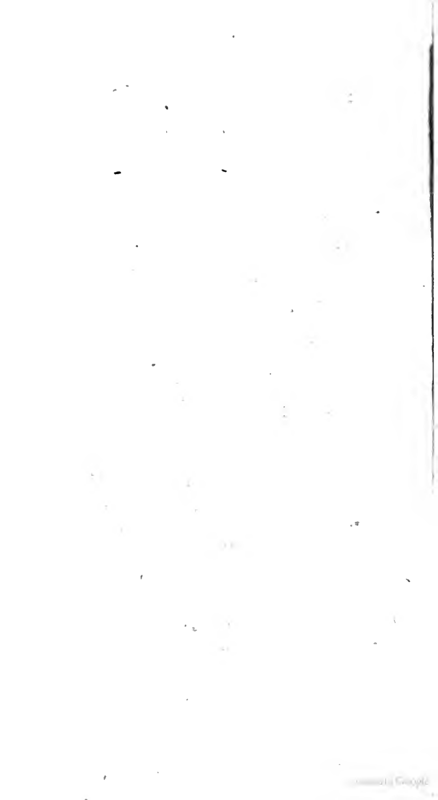
Mme. MOKA.

Meſſieurs, je ſuis bien votre ſervante.

M. DUVAL.

Allons, paſſe. (*Ils s'en vont*).

FIN.



IL N'Y A POINT D'ÉTERNELLES DOULEURS,

OU

LE VEUF.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. D'ORBEL.

M. D'ERVIERE.

M. DE GRAND-PRÉ, *Veuf.*

La Scene est chez M. d'Erviere.

LE VEUF.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. D'ERVIERE, M. D'ORBEL.

M. D'ERVIERE *entre triſtement, un billet à la main. Il s'aſſied & ſoupire.*

Ah!

M. D'ORBEL.

Pourquoi ne m'as-tu pas attendu? Je t'aurois ramené.

M. D'ERVIERE.

Je croyois que tu reſtois encore,

ou que tu irois au bal de l'opéra avec ces dames.

M. d'Orbel.

Qu'est-ce que c'est donc que cette tristesse-là ? T'est-il arrivé quelque malheur ?

M. d'Erviere.

Non, pas à moi ; mais c'est à ce pauvre Grand-Pré.

M. d'Orbel.

Comment ?

M. d'Erviere.

Tu sais bien qu'il a perdu sa femme ?

M. d'Orbel.

Oui.

M. d'Erviere.

Il est inconsolable.

M. d'Orbel.

Inconsolable ! Qui Grand-Pré ?

M. D'ERVIERE.

Oui, Grand-Pré.

M. D'ORBEL.

Tu te moques de moi ; nous avons dîné ensemble, & nous avons ri comme deux foux.

M. D'ERVIERE.

Oui, ri ! Il eſt comme cela devant le monde; mais dans le particulier...

M. D'ORBEL.

Dans le particulier il ſera de même.

M. D'ERVIERE.

Vous autres agréables, vous ne croyez pas qu'on puiſſe regretter une femme ſincérement.

M. D'ORBEL.

Si. Quand on en étoit aimé, il eſt douloureux de la perdre; mais on ne

pleure pas toujours, & il y a plus de quinze jours que Mme. de Grand-Pré eſt morte.

M. D'ERVIERE.

C'eſt donc bien long quinze jours?

M. D'ORBEL.

Oui, pour de la douleur.

M. D'ERVIERE.

Eh bien! ce pauvre Grand-Pré pleurera long-tems, lui.

M. D'ORBEL.

Tu la pleureras peut-être plus long-tems, toi.

M. D'ERVIERE.

Moi, je l'aimois beaucoup.

M. D'ORBEL, *en ſouriant.*

Je le ſais bien; voilà pourquoi tu

as la complaisance de la pleurer avec lui ; mais il faut que tout cela finisse.

M. D'ERVIERE.

Tu ne crois donc pas qu'il la regrette sincérement ?

M. D'ORBEL.

Je ne sais pas ce que je crois là-dessus.

M. D'ERVIERE.

Tiens, lis le billet qu'il m'écrit.

M. D'ORBEL, *lisant.*

Ah ! il va venir ici ?

M. D'ERVIERE.

Oui, je l'attends.

M. D'ORBEL.

Eh bien ! veux-tu parier que je le fais rire ?

M. D'ERVIERE.

Je ne crois pas celui-là.

M. D'ORBEL.

Tu le verras ; je veux t'en donner le plaisir.

M. D'ERVIERE.

Paix donc, j'entends quelqu'un.

M. D'ORBEL.

C'est peut-être lui. Justement ; tu vas voir.



SCENE II.

M. D'ERVIERE, M. D'ORBEL, M. De GRAND-PRÉ, *en habit noir & en pleureuses, avec un mouchoir.*

M De GRAND-PRÉ *s'arrête en entrant, & tient son mouchoir sur ses yeux.*

Ah ! mon ami !

M. D'ORBEL.

Mon cher Grand-Pré, votre douleur est juste, & je viens aussi pleurer avec vous.

M. De GRAND-PRÉ, *se jetant dans un fauteuil.*

Mes amis, j'ai tout perdu !

M. D'ORBEL.

Il est vrai qu'il n'y a pas une autre femme comme celle-là.

M. DE GRAND-PRÉ.

D'Erviere le ſait bien ; il la connoiſſoit comme moi ; il paſſoit ſa vie avec elle. Mon ami, nous ne la verrons plus. (*Il pleure*).

M. D'ERVIERE.

Que de graces ! que d'eſprit ! que de gaieté !

M. D'ORBEL.

Et elle étoit vraie ſa gaieté ; elle rioit de l'ame ; ce n'étoit pas une grimace ; ce n'étoit pas parce que le rire lui ſéyoit bien.

M. DE GRAND-PRÉ.

Oh ! elle n'y penſoit ſeulement pas.

M. D'ORBEL.

Je me ſouviendrai toute ma vie de l'hiſtoire de cet abbé.

M. DE GRAND-PRÉ.

A Vincennes ?

M. D'ORBEL, *riant.*

Oui.

M. De GRAND-PRÉ.

D'Erviere y étoit ; il doit s'en souvenir.

M. D'ERVIERE.

Si je m'en souviens ! Je ne l'oublierai jamais.

M. D'ORBEL.

Quand je pense encore comme l'abbé donna dans le paneau. Ah ! ah ! ah ! comme il croyoit... Ah ! ah ! ah ! Je n'ai jamais rien vu de si plaisant. Ah ! ah ! ah !

M. De GRAND-PRÉ.

Comme elle l'avoit amené par degrés à croire que...

M. D'ORBEL.

A croire. Ah ! ah ! ah !

M. D'ERVIERE.

Oui, à croire; c'eſt vrai cela. Ah! ah! ah!

ENSEMBLE, *tous trois riant à l'excès.*

Ah! ah! ah! &c.

M. D'ORBEL.

Ah! je n'en puis plus.

M. DE GRAND-PRÉ, *finiſſant de rire.*

Ah! ah! ah!

M. D'ORBEL.

Mon ami, tu as fait là une perte irréparable.

M. DE GRAND-PRÉ, *pleurant.*

Ah! je le ſais bien! (*Retombant dans ſon fauteuil*).

M. D'ORBEL.

Tu ne dois jamais t'en conſoler.

M.

M. DE GRAND-PRÉ.

Moi, moi, m'en consoler ! Je me regarderois comme un lâche, si j'en avois la pensée ; d'Erviere le sait bien. Oui, mon cher d'Erviere, je veux que nous la pleurions toujours ensemble ; il n'y a plus d'autre douceur pour moi. Me le promets-tu ? (*Il pleure*).

M. D'ERVIERE.

Ah ! si je te le promets ! Assurément.

M. DE GRAND-PRÉ.

Je ne te quitterai plus.

M. D'ERVIERE.

Ah ! tant que tu voudras !

M. D'ORBEL.

Tout ce que je me rappelle d'elle augmente mes regrets. Que de talens !

M. De Grand-Pré.

Ah ! qui en pourroit avoir davantage ! (*Pleurant*).

M. d'Erviere.

Comme elle peignoit !

M. De Grand-Pré.

Comme elle jouoit la comédie !

M. d'Orbel.

Comme elle chantoit dans les opéras-comiques !

M. De Grand-Pré.

Le François, l'Italien !

M. D'Erviere.

Les duo, les duo !

M. De Grand-Pré.

Tout ce qu'elle vouloit,

M. D'ORBEL.

Dans Ninette à la cour, cet air que j'aimois tant !

M. DE GRAND-PRÉ.

Lequel ?

M. D'ORBEL.

Eh ! mon Dieu ! tu fais bien ce que je veux dire, toi, d'Erviere ?

M. D'ERVIERE.

Lequel donc ?

M. D'ORBEL.

Et celui qu'il chantoit aussi, Gran-Pré ; où il la contrefaisoit si bien que nous croyions que c'étoit elle.

M. DE GRAND-PRÉ.

Ah ! *Viens espoir enchanteur* ?

M. D'ORBEL.

Oui, c'est cela.

M. D'ERVIERE.

Je m'en ſouviens.

M. D'ORBEL.

Comment donc eſt cet air-là ? Ah ! je crois que le voici. (*Il chante faux*).

Viens, eſpoir enchanteur,
Viens conſoler mon cœur.

M. De GRAND-PRÉ.

Ah ! mon Dieu ! qu'elle ne chantoit pas comme cela ; je m'en vais vous dire. Cet air-là m'a toujours tourné la tête, chanté par elle ; voilà pourquoi je l'ai appris. (*Il chante en femme*).

Viens, eſpoir enchanteur,
Viens conſoler mon cœur ;
D'un ſort plein de douceur,
Peins-moi l'image.

M. D'ORBEL.

Il y avoit une tenue, il y avoit une tenue.

M. De GRAND-PRÉ.

La voici.

Viens . . .

M. D'ORBEL.

C'eſt cela même.

M. De GRAND-PRÉ.

Viens conſoler mon cœur,
Viens conſoler mon cœur;
Promets-moi le bonheur
D'enchaîner mon vainqueur,
De fixer ſon ardeur
Trop volage.

M. D'ORBEL.

Le volage eſt plus long que cela.

M. De GRAND-PRÉ.

Attends donc.

Trop vola . . . . ge,
Trop volage.
Viens . . .
Viens me tracer l'image
Du plus fidele hommage . . .

M. D'ERVIERE.

C'eſt comme ſi on l'entendoit.

M. De GRAND-PRÉ.

Promets - moi l'avantage,
Promets - moi l'avantage
De fixer un vola .... ge.

M. D'ORBEL.

Plus long encore.

M. De GRAND-PRÉ, *faiſant ſigne avec la main de ſe taire.*

De fixer un vola .... ge.

M. D'ORBEL.

Fort bien, ſort bien.

M. De GRAND-PRÉ.

Et puis :

Eſpoir flatteur,
Viens conſoler mon cœur.
Eſpoir flatteur,
Viens conſoler mon cœur.

M. D'ORBEL.

Bravo ! bravo !

M. DE GRAND-PRÉ.

Paix donc.

Viens consoler... mon cœur.

M. D'ORBEL.

Il n'y a rien, rien au monde, qui puisse tenir lieu d'une femme comme celle-là.

M. DE GRAND-PRÉ, *retombant dans le fauteuil.*

Non, non, mes amis; il n'y a rien, rien. Ah !

M. D'ORBEL.

Allons, allons, mon cher Grand-Pré, il faut se faire une raison.

M. DE GRAND-PRÉ.

Eh ! je serois trop heureux de l'avoir perdue la raison.

M. d'Orbel.

Mais ſi elle en avoit aimé un autre que toi, ne ſerois-tu pas encore plus à plaindre ?

M. De Grand-Pré.

Un autre que moi ! un autre ! Ah ! d'Erviere le ſait bien, ſi elle en a aimé un autre ; il eſt là pour le dire. Hélas ! la pauvre femme !

M. d'Erviere.

Allons, allons, ne parlons pas de cela.

M. d'Orbel.

Mais pourquoi ? Tout ce qui occupe la douleur la conſole.

M. De Grand-Pré.

La conſole ? Eſt-ce moi qu'on croit qui peut ſe conſoler ?

M. D'ERVIERE.

Non, mon ami, non, non, nous ne le croyons pas.

M. De GRAND-PRÉ.

Et pourquoi donc le dire ?

M. D'ORBEL.

Je disois qu'en la rappellant, ainsi que ses talens, c'est occuper la douleur...

M. De GRAND-PRÉ.

Ah ! avec ses talens, il y en aura pour long-tems.

M. D'ORBEL.

Un de ses talens supérieurs, c'étoit celui de contrefaire tout le monde.

M. De GRAND-PRÉ.

Comme si on le voyoit, tout le monde.

M. D'ORBEL.

Il n'y avoit personne dont elle n'imitât la danse, par exemple.

M. DE GRAND-PRÉ.

Personne, non, personne!

M. D'ORBEL.

Dans les allemandes, sur-tout, Mme. de Mirecour. D'Erviere, donne-moi la main. (*Ils dansent*).

M. DE GRAND-PRÉ.

Non, non, ce n'est pas comme cela.

M. D'ORBEL.

Je te dis que si, la tête penchée, la ceinture en-avant.

M. DE GRAND-PRÉ.

Non, te dis-je; ôte-toi. Viens, d'Erviere; d'Orbel, je vais te montrer. (*Ils dansent*).

M. D'ORBEL.

Oui, c'eſt vrai, c'eſt comme cela ; mais, mais quand elle danſoit avec toi, Grand-Pré ?

M. DE GRAND-PRÉ.

Ah ! tu vas voir. (*Il danſe très-vivement avec M. d'Erviere*).

M. D'ORBEL.

Ah ! mon ami, tu as raiſon ; tu dois pleurer cette femme-là toute ta vie.

M. DE GRAND-PRÉ, *ſe rejetant dans le fauteuil, & pleurant.*

Je n'ai pas d'autre projet, mes amis ; je puis bien vous en aſſurer. Ce que j'ai perdu ne ſe retrouve pas une ſeconde fois. Ah !

M. D'ORBEL.

C'étoit par amour que tu l'avois épouſée, je crois ?

M. De Grand-Pré.

Oui, par amour; mais c'eſt la premiere fois qu'on avoit vu l'amour & la raiſon d'accord à ce point-là.

M. d'Orbel.

C'eſt au ſpectacle que tu en devins amoureux, je crois?

M. De Grand-Pré.

A l'opéra.

M. d'Orbel.

A l'opéra?

M. De Grand-Pré.

Hélas! oui.

M. d'Orbel.

C'eſt une choſe cruelle, que le grand deuil empêche d'aller au ſpectacle.

M. De Grand-Pré.

Pourquoi cela? Il ne peut plus m'intéreſſer.

M. D'ORBEL.

Sans doute ; mais revoir des lieux chéris par ce qu'on a autant aimé.

M. De GRAND-PRÉ.

Il eſt vrai que c'eſt une douceur de moins ; mais le ſpectacle ne me ſera plus rien.

M. D'ORBEL.

Je le crois bien. Cependant, penſant comme toi, j'aimerois à revoir ſa petite loge, à m'aſſeoir à la place qu'elle occupoit.

M. De GRAND-PRÉ.

Sûrement, ce ſeroit une ſorte de conſolation ; mais cela n'eſt pas poſſible.

M. D'ORBEL.

Je ne ſais pas.

M. De GRAND-PRÉ.

Que diroit-on de moi ?

M. D'ERVIERE.

Quelle idée ! En vérité, d'Orbel, pourquoi lui donner de nouveaux regrets ?

M. D'ORBEL.

Au contraire, & il me vient une idée...

M. D'ERVIERE.

Comment ?

M. D'ORBEL.

Oui, il faut abſolument l'exécuter tout-à-l'heure.

M. D'ERVIERE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. D'ORBEL

Allons, Grand-Pré, viens avec nous.

M. DE GRAND-PRÉ.

Où cela ?

M. d'Orbel.

Au bal de l'opéra ; perſonne n'en ſaura rien ; je vais te donner un domino ; nous nous maſquerons tous les trois, & nous n'emmenerons pas nos gens.

M. De Grand-Pré.

Mais...

M. d'Orbel.

Point de réſiſtance... (*Le faiſant lever*). Le motif eſt louable.

M. De Grand-Pré.

En vérité...

M. d'Orbel.

Il n'y a pas à délibérer.

M. De Grand-Pré.

Vous êtes mes amis...

M. d'Orbel.

Sans doute, par-tout.

M. De Grand-Pré.

Allons, puiſque vous le voulez; mais vous me répondez du plus grand ſecret?

M. d'Orbel.

Oui, oui.

M. d'Orbel & M. d'Erviere l'emmenent en le faiſant marcher devant eux, & en riant derriere lui.

FIN.

LE
FEU NE VA PAS SANS FUMÉE,
OU
LES DEUX CHAPEAUX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

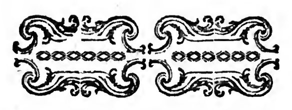
M. DE BRECOURT.

Mme. DE BRECOURT.

Le MARQUIS DE ROSEMONT.

VICTOIRE, *Femme-de-Chambre de Mme. de Brecourt.*

La Scene est chez Mme. de Brecourt.



LES

DEUX CHAPEAUX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Mme. DE BRECOURT, VICTOIRE.

Mme. DE BRECOURT, *en entrant, cherche dans ses poches.*

C'est inconcevable, que j'aie perdu la lettre du Marquis ! Mais, dites donc, Mademoiselle, qu'est-ce que j'en ai fait ?

VICTOIRE.

Madame l'a reçue à sa toilette.

Mme. de Brecourt.

C'eſt vrai. Ah, la voilà ! Dites un peu qu'on ne laiſſe entrer perſonne.

Victoire.

Hors M. le Marquis ?

Mme. de Brecourt.

Sans doute : mais il ne viendra pas, il vient de me le mander.

Victoire.

Cela n'y fera rien peut-être . . .

Mme. de Brecourt.

Donnez-moi mon écritoire, & allez-vous-en.

(*Victoire lui donne l'écritoire & ſort*).

SCENE II.

Mme. DE BRECOURT, M. DE BRECOURT.

Mme. DE BRECOURT, *écrivant.*

Comment peut-il ne pas me voir aujourd'hui, quand j'ai tout arrangé !... Qui eſt là ?

M. DE BRECOURT.

C'eſt moi.

Mme. DE BRECOURT, *cachetant la lettre qu'elle écrivoit.*

Par quel haſard, à l'heure qu'il eſt ?

M. DE BRECOURT.

Qu'eſt-ce que vous cachez là ?

Mme. DE BRECOURT.

Ce n'eſt rien, Monſieur. (*Elle ferme ſon écritoire*).

M. DE BRECOURT.

Je veux le voir.

Mme. DE BRECOURT.

Moi, je ne le veux pas.

M. DE BRECOURT.

Je vous dis que je veux abſolument que vous me le montriez.

Mme. DE BRECOURT.

C'eſt inutile, vous dis-je.

M. DE BRECOURT.

Madame, ces façons-là ne me conviennent point du tout.

Mme. DE BRECOURT.

J'en ſuis bien fâchée ; mais cela ne ſera pas autrement.

M. DE BRECOURT.

C'eſt ce que nous verrons. Vous confirmez mes ſoupçons, ſi vous voulez que je vous le diſe.

Mme. DE BRECOURT.

Et quels ſoupçons, Monſieur?

M. DE BRECOURT.

Vous devez m'entendre.

Mme. DE BRECOURT, *ironiquement.*

Je ne ſuis pas auſſi pénétrante que vous.

M. DE BRECOURT.

Madame, ceci n'eſt point du tout une plaiſanterie.

Mme. DE BRECOURT.

Je le vois bien.

M. DE BRECOURT.

Ne me forcez donc pas de m'expliquer.

Mme. DE BRECOURT.

Oh ! c'eſt préciſément ce que je vous demande.

M. DE BRECOURT.

Eh bien ! Madame, vous devez être aſſez raiſonnable pour vous déterminer à ne plus voir le Marquis.

Mme. DE BRECOURT.

Le Marquis ! Et la raiſon, s'il vous plaît ?

M. DE BRECOURT.

Je n'ai pas d'autre choſe à vous dire.

Mme. DE BRECOURT.

Mais, Monſieur, c'eſt un homme de fort bonne compagnie.

M. DE BRECOURT.

Il peut l'être pour vous ; mais il ne l'eſt pas pour moi.

Mme.

Mme. DE BRECOURT.

C'eſt d'une ſingularité ! . . .

M. DE BRECOURT.

Singularité tant qu'il vous plaira . . .

Mme. DE BRECOURT.

Mais, comment voudrez-vous que je l'empêche de venir ici ?

M. DE BRECOURT.

En lui faiſant défendre votre porte.

Mme. DE BRECOURT.

Cela ſera fort honnête.

M. DE BRECOURT.

Plus que vous ne penſez. Enfin, je vous en prie, & très-ſérieuſement.

Mme. DE BRECOURT.

Vous vous donnerez là une belle réputation ; car on vous devinera.

M. DE BRECOURT.

C'eſt mon affaire. (*Il ſort*).

SCENE III.

Mme. DE BRECOURT.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ? (*Elle écoute*). Le voilà ſorti. Ecrivons au Marquis. (*Elle écrit*).



SCENE IV.

Mme. DE BRECOURT, Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

Madame, vous me voyez, malgré ce que je vous ai mandé. J'ai trouvé le moment de m'échapper.... Mais qu'avez-vous donc ?

Mme. DE BRECOURT.

Je ſuis déſeſpérée ; je ne ſais qui vous a deſſervi auprès de mon mari...

Le MARQUIS.

Comment ?

Mme. DE BRECOURT.

Il ne veut plus que je vous voie.

Le MARQUIS.

Eſt-il bien poſſible? Je ſais d'où cela vient.

Mme. DE BRECOURT.

De qui?

Le MARQUIS.

De Mme. de Mirecourt.

Mme. DE BRECOURT.

Elle en ſeroit capable?

Le MARQUIS.

Vous ne la connoiſſez pas.

Mme. DE BRECOURT.

Que lui avez-vous fait?

Le MARQUIS.

Rien; mais c'eſt vous qu'elle veut perſécuter. Elle ne vit que de tracaſſeries: elle avoit voulu m'y aſſocier; mais je l'ai traitée avec un ſi grand

mépris, que je ne ſuis pas ſurpris de ce qui nous arrive. Mais que vous a dit votre mari ? que croit-il ?

Mme. DE BRECOURT.

Fort peu de choſe, je crois. Je ne l'ai même jamais vu jaloux.

Le MARQUIS.

C'eſt ſûrement cette femme-là qui a tout fait. Mais quel parti prenez-vous ? M'abandonnerez-vous ?...

Mme. DE BRECOURT.

Ah ! Marquis ! tout cela m'afflige, me tourne la tête.

Le MARQUIS.

Si vous m'aimiez réellement !...

Mme. DE BRECOURT.

Eh ! c'eſt parce que je vous aime...

Le Marquis.

Il faut laiſſer paſſer cette boutade ; elle ne ſauroit durer. J'ai même un moyen ſûr, ſi vous voulez y conſentir, & très-facile : je dérouterai Mme. de Mirecourt.

Mme. de Brecourt.

Et comment ?

Le Marquis.

Elle m'a cru lié avec une autre femme ; je n'ai qu'à feindre de lui rendre des ſoins...

Mme. de Brecourt.

Non, ce moyen-là ne me plaît point du tout.

Le Marquis.

Que craignez-vous ?

Mme. de Brecourt.

Cette femme peut devenir ſenſible,

& d'indifférente qu'elle vous seroit, vous pourriez...

Le MARQUIS.

Vous ne vous rendez pas justice.

Mme. DE BRECOURT.

Il vaut mieux que vous me voyiez chez ma sœur.

Le MARQUIS.

Quoi, jamais ailleurs ?

Mme. DE BRECOURT.

Je ne peux pas empêcher que vous ne soupiez quelquefois dans les mêmes maisons.

Le MARQUIS.

Vous feignez de ne pas m'entendre.

Mme. DE BRECOURT.

Pardonnez-moi, je vous entends; si le soin de ma gloire vous occupoit...

Le Marquis.

Ah ! pardonnez !...

Mme. de Brecourt.

Voilà à quoi nous exposent nos maris avec leurs façons ; mais ne comptez pas en profiter jamais.

Le Marquis.

Je n'ai point d'autres desseins que de faire ce qui pourra vous plaire.

Mme. de Brecourt.

Ne m'en parlez donc plus.

Le Marquis.

Je vous le promets. (*Il lui baise la main*).

Mme. de Brecourt, *effrayée.*

Qu'est-ce que j'entends ? J'ai fait fermer ma porte. Voyez un peu.

Le MARQUIS, *regardant à la fenêtre.*

C'eſt votre mari !

Mme. DE BRECOURT.

Et votre carroſſe ?

Le MARQUIS.

Il eſt chez ma mere, je ſuis venu tout ſeul.

Mme. DE BRECOURT.

S'il va entrer ici ! Je crois l'entendre ; cachez-vous dans mon boudoir.

Le MARQUIS.

J'y vais. (*Il laiſſe ſon chapeau ſur le fauteuil où il étoit aſſis , & il entre dans le boudoir*).



SCENE V.

M. DE BRECOURT, Mme. DE BRECOURT.

M. de Brecourt *entre en lisant des papiers ; il se retourne & dit à ses gens :*

Qu'on n'ôte pas mes chevaux. (*Et continuant de lire, il s'approche du fauteuil où étoit le Marquis, y laisse tomber son chapeau, & s'assied. A Mme. de Brecourt, toujours en lisant*). Vous n'êtes pas sortie ?

Mme. de Brecourt.

Non.

M. de Brecourt, *lisant.*

—(1) Pourquoi n'avez-vous pas été à l'opéra ?

(1) *Nota.* Cette marque — indique des tems de silence nécessaires dans le jeu de cette scene.

Mme. DE BRECOURT.

C'eſt que je ne m'en ſuis pas ſouciée apparemment.

M. DE BRECOURT, *liſant:*

— Vous ne vous en êtes pas ſouciée? — Si vous n'aviez pas de petite loge, vous me tourmenteriez pour en avoir une.

Mme. DE BRECOURT.

Cela pourroit bien être.

M. DE BRECOURT, *liſant.*

— Le Marquis eſt-il venu?

Mme. DE BRECOURT.

Vous avez donné de ſi bons ordres...

M. DE BRECOURT, *liſant.*

Moi?

Mme. DE BRECOURT.

Apparemment. — Pourquoi rentrez-vous donc à préſent?

M. de Brecourt.

Pourquoi ? — (*Il remet ſes papiers dans ſa poche*). Parce que je veux repoſer mes chevaux ; j'ai couru tout le Marais ſans trouver perſonne.

Mme. de Brecourt.

Il falloit aller chez Mme. de Mirecourt.

M. de Brecourt.

— (*Il monte ſa montre*). Mme. de Mirecourt ?

Mme. de Brecourt.

Sans doute ; c'eſt une femme charmante, elle vous reſſemble.

M. de Brecourt.

— (*Il remet ſa montre*). Je ne peux pas la ſouffrir.

Mme. de Brecourt.

Vous ne ſoupez pas ici apparemment ?

M. DE BRECOURT.

(*Il ronge le bout de ſon doigt*). Je ne ſais pas ſi je ſouperai. (*Il ſe coupe une envie au doigt*). Ils veulent que je prenne du lait.

Mme. DE BRECOURT.

A la bonne heure ; car je vous avertis qu'il n'y a point de ſouper, je ne mangerai rien.

M. DE BRECOURT.

— (*Il remet ſes ciſeaux*). Vous ne mangerez rien ?

Mme. DE BRECOURT.

Non ; ainſi ſi vous voulez ſouper ; je vous conſeille de vous en aller plutôt que plus tard.

M. DE BRECOURT.

— (*Il prend du tabac lentement*). Je verrai.

Mme. DE BRECOURT.

Mais si vous n'avez pas de chevaux, prenez les miens.

M. DE BRECOURT.

Oui, & puis vous direz que je vous les ai estropiés.

Mme DE BRECOURT.

Quel raisonnement !

M. DE BRECOURT.

— (*Remettant sa tabatiere*). A propos de chevaux, je vous en ai acheté deux beaux, fort grands.

Mme. DE BRECOURT.

Je ne me soucie pas plus de grands chevaux que de grands hommes.

M. DE BRECOURT.

Vous vous en servirez pourtant.

Mme. DE BRECOURT.

Déterminez-vous donc, si vous voulez souper dehors.

M. DE BRECOURT.

— (*Il raccommode une de ses boucles de jarretieres*). Oui, avez-vous raison ?

Mme. DE BRECOURT.

Allons, allez-vous-en donc, Monsieur.

M. DE BRECOURT.

— (*Il la regarde*). Savez-vous que je ne vois personne coëffée comme vous ?

Mme. DE BRECOURT.

Qu'est ce que cela vous fait ?

M. DE BRECOURT.

Oh ! moi, rien du tout ! (*Il se leve*

lentement, & il prend le chapeau du Marquis pour le ſien, ſans y regarder). Je reviendrai peut être vous tenir compagnie, puiſque vous êtes ſeule.

Mme. DE BRECOURT.

Ne vous gênez pas.

M. DE BRECOURT.

Sûrement, je reviendrai. (*A ſes gens*). Allons, eh!

SCENE VI.

Mme. De BRECOURT, Le MARQUIS.

Le MARQUIS, *ſortant du cabinet.*

Mais ſavez-vous qu'il eſt aſſommant?

Mme. DE BRECOURT.

Vous êtes bien heureux qu'il ne ſe

ſoit pas endormi ; car quelquefois il vient chez moi pour me faire cette faveur-là. (*Le Marquis veut s'aſſeoir, & prend le chapeau de M. Brecourt, ſans y regarder*). Que faites-vous donc ?

Le MARQUIS.

Mais ...

Mme. DE BRECOURT.

Non, je ne veux pas que vous reſtiez.

Le MARQUIS.

Et pourquoi ?

Mme. DE BRECOURT.

Vous avez dû entendre qu'il va revenir.

Le MARQUIS.

Mais un inſtant ſeulement.

Mme. DE BRECOURT.

Je ne veux pas qu'il vous ſurprenne ici.

Le Marquis.

Mais quand vous verrai-je ?

Mme. de Brecourt.

Je vous le manderai ; allez-vous-en, je vous en prie.

Le Marquis.

Comme vous me renvoyez ſans peine !

Mme. de Brecourt.

Je ne veux pas vous perdre tout-à-fait ; voilà ce que vous devriez voir, au lieu de me faire des reproches.

Le Marquis.

Eh bien ! je vous demande pardon. (*Il lui baiſe la main*).

Mme. de Brecourt.

Adieu, Marquis, adieu.

Le MARQUIS.

Adieu, Madame, puisque vous le voulez. (*Il sort*).

SCENE VII.

Mme. De BRECOURT.

VICTOIRE.

Ah ! Madame, j'ai été dans une belle inquiétude quand j'ai entendu arriver Monsieur ! Où avez-vous donc caché M. le Marquis ?

Mme. DE BRECOURT.

Dans mon boudoir.

VICTOIRE.

C'est qu'il a été long-tems ici, Monsieur.

Mme. DE BRECOURT.

J'ai cru qu'il ne s'en iroit jamais. Bon, le voilà qui revient ; je suis fâchée de n'être pas sortie.

VICTOIRE.

Il est encore tems. Je m'en vais demander vos chevaux.

Mme. DE BRECOURT.

Eh bien, oui ; je dirai que ma sœur a envoyé me chercher. Il y viendra peut-être ; mais celà vaudra mieux que de rester seule ici avec lui. (*Victoire sort par la garde-robe*).



SCENE VIII, *& derniere.*

Mme. DE BRECOURT, M. DE BRECOURT.

Mme. DE BRECOURT.

Quoi, Monsieur, vous voilà déjà ?

M. DE BRECOURT, *troublé, agité.*

Oui, Madame, me voilà.

Mme. DE BRECOURT.

Qu'avez-vous donc ? Est-ce encore quelque nouvelle folie ?

Mme. DE BRECOURT.

Non, Madame, ce n'est pas une folie.

Mme. DE BRECOURT, *langoureusement.*

Vous m'épouvantez ! Que vous est-il donc arrivé ?

M. de Brecourt.

Vous m'avez dit que le Marquis n'étoit pas venu ici ?

Mme. de Brecourt.

Oui, Monſieur. Quoi, c'eſt encore cela !

M. de Brecourt.

Oui, Madame ; vous avez le front de me ſoutenir qu'il n'eſt pas venu ?

Mme. de Brecourt.

Pourquoi ne le ſoutiendrois-je pas ?

M. de Brecourt.

Parce que cela n'eſt pas vrai.

Mme. de Brecourt.

Allons, Monſieur, vous rêvez. Si vous allez vous mettre à me tourmenter comme cela, je n'y tiendrai pas ; je vous en avertis.

M. DE BRECOURT.

Quand on ne fait que des chofes honnêtes, on n'a pas recours au menfonge.

Mme. DE BRECOURT.

Je vous dis ce qui eft; & je vous prie de me laiffer.

M. DE BRECOURT.

Non, Madame, vous ne dites pas la vérité. Il eft peut-être ici encore au moment que je vous parle.

Mme. DE BRECOURT.

Eh bien! Monfieur, cherchez, fi vous ne m'en croyez pas.

M. DE BRECOURT.

Je n'ai pas befoin de chercher pour vous convaincre.

Mme. DE BRECOURT, *se levant & s'en allant.*

A la bonne heure.

M. DE BRECOURT, *la suivant.*

Je vais trouver tous vos parens, & leur rendre compte de votre conduite.

FIN.

TROP PARLER NUIT,

OU

LE BAVARD.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

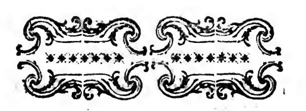
La COMTESSE DE SOURVILLE.

Le COMMANDEUR DE GRISAC.

M. DE LA POTERNIERE, *Major de Bouchain.*

DUBOIS, *Valet-de-Chambre de la Comtesse.*

La Scene est chez la Comtesse.



LE BAVARD.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

La COMTESSE, DUBOIS.

La COMTESSE, *tenant une brochure, son mouchoir, un petit sac, & s'asseyant auprès d'une petite table, sur une chaise longue, avec une boîte à parfiler.*

Dubois, vous êtes sûr que le docteur viendra dans l'après-dînée ?

DUBOIS.

Oui, Madame ; je lui ai parlé à lui-même.

LA COMTESSE.

C'eſt bon. Voilà tout... (*Dubois s'en va*). Dubois ! Dubois !

DUBOIS.

Madame ?

LA COMTESSE.

Qu'on laiſſe entrer le Commandeur ; je lui ai promis de le voir.

DUBOIS.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Dites un peu à ces demoiſelles de ne pas s'éloigner ; j'aurai sûrement beſoin d'elles.

DUBOIS.

Oui, Madame. (*Il s'en va*).

LA COMTESSE, *ſoupirant & reſpirant d'un flacon.*

Ah ! cet éther-là ne vaut plus rien.

DUBOIS.

M. le Commandeur de Grisac.

La COMTESSE.

Faites entrer.

SCENE II.

La COMTESSE, Le COMMANDEUR.

La COMTESSE.

Commandeur, voulez-vous que je me leve ?

Le COMMANDEUR.

Vous vous moquez de moi, Mme. la Comtesse.

La COMTESSE.

Mettez-vous donc là. (*Le Comman-*

deur s'assied). C'est que je suis d'un abattement...

Le Commandeur.

Quoi! vous êtes toujours de même?

La Comtesse.

Bon! cent fois pis.

Le Commandeur.

Vous ne voulez pas monter à cheval aussi.

La Comtesse.

Qu'est-ce que vous dites donc? J'y ai monté six mois.

Le Commandeur.

Eh bien?

La Comtesse.

Eh bien! j'y ai gagné un bon rhume qui m'a duré tout l'hiver.

Le Commandeur.

Cela eſt ſingulier ... Je n'ai pas été enrhumé, moi; & ſi vous ſaviez que je ne reſte pas en place.

La Comtesse.

Oh ! mais vous avez un corps de fer, vous.

Le Commandeur.

Ah! pas tant, pas tant; c'étoit bon autrefois. Mme. la Comteſſe, ſi j'étois comme vous, je prendrois des eaux; car tout cela, vous entendez bien...

La Comtesse.

J'en prends.

Le Commandeur.

D'où cela vient-il?... Je ne ſuis pas médecin, moi, pour vous le dire; mais je prendrois des eaux, n'importe deſquelles, parce que cela demande un régime.

LA COMTESSE.

Je vous dis que j'en prends.

LE COMMANDEUR.

Oh ! cela eſt différent. C'eſt que vous autres femmes, vous avez quelquefois des répugnances.

LA COMTESSE.

Je n'ai point de répugnances ; mais cela m'affoiblit...

LE COMMANDEUR.

Je vous le diſois bien.

LA COMTESSE.

Ne parlez pas ſi haut.

LE COMMANDEUR.

Ah ! je vous demande pardon.

LA COMTESSE.

C'eſt que ma tête eſt devenue ſi foible depuis quelque tems...

Le COMMANDEUR.

Je ne ſavois pas cela.

La COMTESSE.

C'eſt bien honnête à vous de vous être ſouvenu de moi.

Le COMMANDEUR.

Je m'en ſouviens toujours. Dans ce moment-ci, je viens vous demander de me rendre un grand ſervice ; mais un ſervice eſſentiel.

La COMTESSE.

Je ne demande pas mieux.

Le COMMANDEUR.

C'eſt pour M. de la Poterniere.

La COMTESSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que M. de la Poterniere ?

Le COMMANDEUR.

C'eſt un officier qui a été dans mon régiment, & qui eſt major de Bouchain ; c'eſt un brave homme, qui a une femme & quatre enfans.

La COMTESSE.

Qu'eſt-ce qu'il veut, puiſqu'il eſt placé ?

Le COMMANDEUR.

Oui, placé ! Vous ne ſavez pas que Bouchain eſt grand comme la main. Il deſireroit d'avoir la ſurvivance du lieutenant de-roi de Cambray, qui eſt fort vieux : cela le mettroit à portée d'élever ſa famille ; & c'eſt réellement une ſouche d'honnêtes gens.

La COMTESSE.

Je la demanderai pour lui.

Le COMMANDEUR.

Vous me ferez le plus grand plaiſir.

Ce malheureux-là eſt couvert de bleſſures; mais malgré cela, c'eſt un homme ardent, vif, & bien en état de faire le ſervice dans une place.

La COMTESSE.

Je n'entends rien à tout cela; vous me donnerez un mémoire.

Le COMMANDEUR.

Il vous en donnera un lui-même; je vous demande la permiſſion de vous le préſenter.

La COMTESSE.

Non, je ne veux pas le voir; cela n'eſt pas néceſſaire.

Le COMMANDEUR.

Pourquoi ?

La COMTESSE.

C'eſt qu'il viendra me tourmenter...

Le COMMANDEUR.

Je vous réponds que non.

La COMTESSE.

Dans l'état où je suis, cela ne se peut pas ; d'ailleurs, pourvu que je fasse son affaire, c'est tout ce qu'il faut.

Le COMMANDEUR.

C'est vrai ; mais ...

La COMTESSE.

Je ne saurois que lui dire ; cela me feroit insupportable : tout ce qui me contrarie me fait un mal affreux.

Le COMMANDEUR.

Vous ne serez pas embarrassée de lui parler ; il vous parlera tant que vous voudrez.

La COMTESSE.

Si c'est un bavard, ce sera un supplice pour moi.

Le COMMANDEUR.

Ne craignez rien.

La COMTESSE.

Mais quelle fantaisie de vouloir qu'il me voie !

Le COMMANDEUR.

C'est que cela lui fera plaisir : les gens de province croient qu'il faut qu'ils expliquent eux-mêmes leurs affaires.

La COMTESSE.

Voilà justement ce que je crains ; le mémoire suffit.

Le COMMANDEUR.

Je vous le demande en grace.

La COMTESSE.

Eh bien ! vous me l'amenerez un de ces jours.

Le COMMANDEUR.

Il est ici.

La Comtesse.

Commandeur, vous êtes bien pressant.

Le Commandeur.

Voyez-le; vous en serez débarrassée.

La Comtesse.

Et puis il viendra tous les jours.

Le Commandeur.

Je vous réponds que non.

La Comtesse.

S'il me parle de son affaire, il ne finira pas, & rien de si fatigant.

Le Commandeur.

Il ne vous dira qu'un mot.

La Comtesse.

Vous le voulez ?... Si je lui trouve la moindre disposition à me tourmenter, je ne me mêle plus de lui.

Le COMMANDEUR.

J'y consens.

La COMTESSE.

A cette condition, faites-le entrer. Je vais passer un moment là-dedans, & je reviens tout de suite. (*Elle entre dans une garde-robe, & le Commandeur fait entrer M. de la Poterniere.*

SCENE III.

M. DE LA POTERNIERE, LE COMMANDEUR.

Le COMMANDEUR.

Mr. de la Poterniere!

M. DE LA POTERNIERE, *avec une jambe de bois, entrant.*

Me voilà! me voilà! Où est-elle donc Mme. la Comtesse?

Le COMMANDEUR.

Elle va revenir.

M. DE LA POTERNIERE.

Je ferai bien aife de voir fi elle me reconnoîtra ; il y a bien trente ans que je l'ai vue pour la premiere fois.

Le COMMANDEUR.

Elle n'a pas trente ans.

M. DE LA POTERNIERE.

Elle doit les avoir, au moins, parce c'eft dans le tems où je fuis entré au régiment, & qu'on me fit gratte-paille.

Le COMMANDEUR.

N'allez pas lui parler de ces trente ans-là.

M. DE LA POTERNIERE.

Comme vous voudrez ; j'ai affez d'autres chofes à lui dire. Si vous fa-

viez comme j'ai été amoureux de ſa mere !

Le Commandeur.

Lui direz-vous cela ?

M. De La Poterniere.

Si vous ne voulez pas... Eh ! tenez, c'eſt ſon oncle l'abbé...

Le Commandeur.

Mais, écoutez-moi.

M. De La Poterniere.

Ah ! cela eſt trop juſte ! Vous voulez bien vous mêler de ce qui me regarde : il ſeroit ingrat à moi de me taire, & de ne pas vous en marquer ma reconnoiſſance ; mais...

Le Commandeur.

Mais laiſſez moi vous inſtruire à quelle femme vous avez affaire.

M. DE LA POTERNIERE.

Mais, M. le Commandeur, j'ai l'honneur de vous dire que je la connois; je l'ai vu naître.

LE COMMANDEUR.

Mais favez-vous quel eft fon caractere ?

M. DE LA POTERNIERE.

Je m'en doute ; fa mere étoit une femme vigoureufe.

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! celle-ci eft de la plus mauvaife fanté du monde.

M. DE LA POTERNIERE.

Juftement, elle tient de fon pere; ce n'étoit qu'un fouffle. Je me fouviens qu'un jour... c'étoit à l'armée, non en garnifon...

Le COMMANDEUR.

Allez-vous être comme cela vis-à-vis de la Comtesse ?

M. DE LA POTERNIERE.

Non, non, non.

Le COMMANDEUR.

Je vous dis que la moindre chose lui fait mal à la tête.

M. DE LA POTERNIERE.

Il y a des femmes comme cela, qui...

Le COMMANDEUR.

Et qu'elle ne peut pas souffrir d'entendre parler.

M. DE LA POTERNIERE.

Je l'écouterai, je l'écouterai.

Le COMMANDEUR.

Vous lui donnerez votre mémoire, & voilà tout.

M. DE LA POTERNIERE.

Je ne lui parlerai pas d'autre chose?

LE COMMANDEUR.

Pas même de cela.

M. DE LA POTERNIERE.

Mais il faut bien que je lui explique...

LE COMMANDEUR.

J'ai tout dit : ainsi promettez-moi de vous taire; c'est le seul moyen de réussir.

M. DE LA POTERNIERE.

Cependant...

LE COMMANDEUR.

C'est une femme d'esprit, qui entend à demi-mot.

M. DE LA POTERNIERE.

Oui; mais il faut bien.

Le COMMANDEUR.

Si vous ne voulez pas vous laiſſer conduire, je ne me mêle pas de votre affaire.

M. De La POTERNIERE.

J'en paſſerai par où vous voudrez.

Le COMMANDEUR.

La voici, ne parlez pas.

M. De La POTERNIERE.

Laiſſez-moi faire.



SCENE IV (*).

La COMTESSE, Le COMMANDEUR, M. De La POTERNIERE.

Le COMMANDEUR.

Mme. la Comtesse, voilà M. de la Poterniere, dont je vous ai parlé, que j'ai l'honneur de vous présenter.

M. De La POTERNIERE.

Oui, Madame, c'est moi qui...

Le COMMANDEUR.

Paix donc.

(1) Pendant cette scene, le Commandeur n'est occupé que d'empêcher M. de la Poterniere de parler.

La

La COMTESSE.

M. le Commandeur, Monſieur, m'a dit de quoi il s'agiſſoit; ſi vous voulez me donner votre mémoire, je l'enverrai à quelqu'un qui obtiendra sûrement ce que vous demandez.

M. De La POTERNIERE.

Le voilà, Madame.

La COMTESSE, *prenant le mémoire.*

C'eſt bon.

M. De La POTERNIERE.

Pour vous éviter la peine de le lire, je vais, ſi vous me le permettez, avoir l'honneur de vous le dire en deux mots...

La COMTESSE.

Je ſais tout, Monſieur.

M. De La POTERNIERE.

Madame, j'aurai fait dans l'inſtant. Il y a trente ans que je ſers; j'ait fait toute la guerre de Flandre. Eh! tenez,

pendant le siege de Namur, je me souviens que nous avons berné Monsieur votre pere ; je tenois un coin de la couverture. C'est moi-même qui l'ai été chercher. Il ne me l'a jamais pardonné. Il eut l'épaule démise en tombant, parce que je lâchai mon coin, sans le faire exprès pourtant...

Le Commandeur.

Taisez-vous donc.

M. De La Poterniere.

Oui, j'ai eu tort, j'en conviens. Pour en revenir au siege de Namur, j'y fus blessé à cette main-ci d'un éclat de bombe; mais je ne parle pas de cela dans mon mémoire. Une autre chose bien plus essentielle, & que je n'ai pas oubliée, c'est que j'ai épousé une femme qui est fille d'un Major qui a été tué à Lepstat; c'est une occasion de grace, car il n'y avoit point de veuve à récompenser; sa mere étoit morte plus d'un an avant. Je suis fâché qu'elle ne

ſoit pas venue avec moi : Mme. la Comteſſe auroit été bien aiſe de la voir...

La COMTESSE.

Monſieur, je ne vois perſonne ordinairement.

M. DE LA POTERNIERE.

C'eſt une femme vraiment militaire ; ſes enfans ſont élevés... Il faut que je vous conte cela ; cela ne ſera pas long.

La COMTESSE.

Monſieur, je n'ai pas le tems ; & je vous prie...

M. DE LA POTERNIERE.

L'ainé, qui a déjà cinq ans, non, ſix ans, oui, je diſois bien, c'eſt cinq ans, fait déjà mieux l'exercice que les miliciens que nous avons à Bouchain. Si vous le voyiez, c'eſt...

Le COMMANDEUR.

Morbleu ! taiſez-vous donc.

M. DE LA POTERNIERE.

C'eſt pour faire voir comme l'éducation militaire eſt préférable à tout. Moi, par exemple, qui dormois ſouvent à l'air chez mon pere, non pas comme M. de Turenne ſur un canon, mais dans la baſſe-cour ſur une botte de paille, ou ſur un ſac de grain ; eh bien ! je n'ai jamais été malade. Il y a de l'habitude à tout, parce que...

LA COMTESSE, *au Commandeur.*

Monſieur, eſt-ce là ce que vous m'aviez dit ?

M. DE LA POTERNIERE.

Non, Madame, M. le Commandeur ne peut pas vous avoir dit cela, parce que je ne lui en ai jamais parlé ; il n'aime pas que l'on cauſe...

LE COMMANDEUR.

Puiſque vous le ſavez...

M. De La Poterniere.

Oh ! je le fais très-bien ; mais comme il faut que Madame connoiſſe celui pour qui elle veut bien s'intéreſſer, je crois que je ne fais pas mal ... Et tenez, autrefois eſt-ce que je diſois rien ? Auſſi par timidité, parce que l'on n'aime pas à ſe vanter, j'ai eu la croix de St. Louis deux ans plus tard que je ne devois l'avoir ; M. le Commandeur le ſait bien.

Le Commandeur.

C'eſt pour avoir trop parlé au contraire. (*Bas*). Comme vous faites à préſent.

M. De La Poterniere.

C'eſt que les mémoires, on ne les lit pas ; & quand quelqu'un veut bien parler pour vous, il faut du moins qu'il ſache ce qu'il a à dire. J'avois manqué ma compagnie comme cela. Je croyois qu'elle m'alloit de droit ; j'attendois tranquillement, c'eſt-à-dire,

j'allois tous les jours, parce qu'il faut bien... J'ai dit ma compagnie, je crois; c'eſt ma majorité, celle que j'ai à préſent. Enfin...

Le COMMANDEUR.

En voilà aſſez.

M. DE LA POTERNIERE.

Je ne dis plus rien. On l'avoit accordée à celui qui avoit enlevé un magaſin en avant de Gottingen, & c'étoit moi. Eh bien! je me taiſois; ſi je n'avois pas parlé pourtant, je ne l'aurois pas eue : voilà pourquoi j'ai l'honneur de vous le dire.

La COMTESSE.

C'eſt très-bien fait d'être modeſte, Monſieur.

M. DE LA POTERNIERE.

C'eſt que dans les bureaux, tout le monde fait cela, parce que j'ai eu une gratification de cent écus dans le tems.

Le COMMANDEUR.

Eh mais ! taiſez-vous donc.

M. De La POTERNIERE.

Je ne veux dire qu'un mot.

La COMTESSE.

Monſieur, je ne me porte pas bien ; &...

M. De La POTERNIERE.

Oui, Madame, je ſais que vous avez des maux de tête. J'ai paſſé par-là : c'eſt un mal cruel ; mais il y a un remede ſûr, que j'ai éprouvé moi-même, après une contuſion que j'eus au ſiege de Maëſtricht. J'étois aſſis comme qui diroit là ; il y avoit des pierriers qui nous fouailloient...

Le COMMANDEUR.

Madame n'a que faire de cela.

M. De La POTERNIERE.

Madame ne ſait peut-être pas ce

que c'eſt que des pierriers ; je m'en vais lui expliquer...

La COMTESSE.

Je vous ſuis bien obligée ; mais mon mal redouble.

Le COMMANDEUR.

Allons-nous-en.

M. De La POTERNIERE.

Tout-à-l'heure. Madame verra dans mon mémoire que c'eſt à Caſſel que j'eus la jambe emportée ; les pierriers me font ſouvenir de cela. C'étoit pourtant un bon boulet de canon ; &, parbleu, je ſuis un grand nigaud : je l'ai ce boulet ; j'ai oublié de l'apporter ; je l'aurois fait voir à Madame. Mais je reviendrai pour avoir l'honneur de lui faire ma cour, & la premiere fois...

La COMTESSE.

Vous ne me trouverez pas, Monſieur, parce que je vais...

M. DE LA POTERNIERE.

Si c'est à Versailles, je demande à Mme. la Comtesse la permission de l'y suivre.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, ce n'est pas là.

M. DE LA POTERNIERE.

Oh ! mais par-tout où vous voudrez, Madame, je ferai charmé de vous faire ma cour; parce que moi, il n'y a qu'à me commander, je vais & je viens avec ma jambe, tout comme si...

LE COMMANDEUR.

Vous êtes insupportable.

LA COMTESSE.

Je suis excédée, je n'en puis plus.

M. DE LA POTERNIERE.

Si Madame faisoit bien, elle se coucheroit; le lit repose & délasse; & puis nous lui tiendrions compagnie, nous causerions avec elle; cela distrait

la douleur. Pendant toutes mes blessures, je faisois venir le conteur du régiment, quand je ne pouvois pas dormir; c'est une chose qui réussit très-bien, parce que quand on est occupé d'un côté, il arrive que de l'autre on oublie...

Le Commandeur.

Monsieur, finissez donc. (*La Comtesse se leve*).

M. De La Poterniere.

Mme. la Comtesse a-t-elle besoin de quelque chose ? Je m'en vais sonner.

La Comtesse.

Commandeur, vous savez ce que je vous ai dit; c'est une affaire finie. (*Elle s'en va*).

M. De La Poterniere.

Madame, je viendrai vous remercier.

❁

SCENE V.

M. De La POTERNIERE, Le COMMANDEUR.

M. De La POTERNIERE.

Eh bien ! vous voyez que j'ai bien fait de parler moi-même.

Le COMMANDEUR.

Vous avez bien réuſſi.

M. De La POTERNIERE.

Sûrement, puiſqu'elle vous a dit que c'étoit une affaire finie.

Le COMMANDEUR.

Oui; elle eſt ſi bien finie, qu'elle ne ſe mêlera point du tout de ce qui vous regarde.

M. De La POTERNIERE.

Comment ? Pourquoi cela ? Qu'eſt-ce que j'ai donc fait ?

Le COMMANDEUR.

Vous avez parlé ſans ceſſe, malgré tout ce que vous m'aviez promis, & malgré tout ce que j'ai pu dire & faire pour vous arrêter.

M. De La POTERNIERE.

A peine ai-je pu trouver le moment de dire un mot.

Le COMMANDEUR.

Enfin, vous lui avez paru un homme inſupportable, un bavard éternel, un importun, tout ce qu'elle craignoit.

M. De La POTERNIERE.

Mais voilà ce qu'on ne m'a jamais reproché, par exemple ; car M. l'intendant, quand j'arrive à Valenciennes....

Le COMMANDEUR.

Laissez-moi donc achever. Elle ne vouloit pas vous voir à cause de tout cela : j'ai cru vous faire plaisir de l'engager à vous recevoir ; & elle ne l'a fait qu'à condition qu'elle ne s'employeroit pas pour vous, si vous étiez un homme tourmentant.

M. DE LA POTERNIERE.

Mais c'est inconcevable !

Le COMMANDEUR.

Voilà pourquoi, en s'en allant, elle m'a rappellé ce qu'elle m'avoit dit, & que c'étoit une affaire finie. Voilà comme elle est faite votre affaire.

DE LA POTERNIERE.

Mais ce n'est pas ma faute ; si vous m'aviez dit...

Le COMMANDEUR.

Non, il vous est impossible de vous

taire. Je vous ſouhaite bien le bonjour; mais ne comptez plus ſur moi. Adieu.

M. DE LA POTERNIERE.

Un moment donc. (*Il s'en va*). Je ne connois perſonne à Paris; voilà un beau voyage que j'ai fait là! Je ne comprends pas comment on fait ſes affaires ſans en parler. Ces gens-là ne m'ont pas l'air de vous entendre, ſi on ne leur répete pas cent fois... Ils feront bien étonnés à Bouchain, quand ils ſauront tout cela, eux à qui j'ai dit... (*Il s'en va en parlant*).

FIN.

BELLE MONTRE,

ET PEU DE RAPPORT,

OU

L'IMPORTANT.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Le MARÉCHAL DE FRANCE.

Le CHEVALIER DE COURE-PLAINE, *Aide-Maréchal-des-Logis de l'Armée.*

SAINT-GRATIEN, *Aide-Major.*

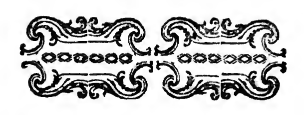
D'AUVERSAC, *Capitaine d'Infanterie.*

GERVAULT, *Capitaine de Cavalerie.*

DERINCOURT, *Capitaine de Dragons.*

UN GARÇON DE THÉATRE.

La Scene est dans le foyer de la Comédie Françoise.



L'IMPORTANT.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

ST. GRATIEN, D'AUVERSAC.

ST. GRATIEN.

Eh bien ! d'Auverſac, que ferons-nous ?

D'AUVERSAC.

Ma foi, je n'en ſais rien. Quelle diable de fantaiſie, de venir ici un jour de piece nouvelle ! Je ſavois bien que nous n'y trouverions pas de place.

St. Gratien.

C'eſt qu'on m'a dit que ce ſeroit la plus belle choſe du monde ; que depuis long-tems on n'a rien vu de pareil.

d'Auversac.

Mais ſi elle eſt bonne, nous la verrons toujours bien. Au lieu de reſter à la comédie Italienne...

St. Gratien.

Mais il n'y avoit perſonne. Et puis je n'entends pas l'Italien.

d'Auversac.

Ni moi non plus ; mais arlequin me fait rire.

St. Gratien.

Oui, avec les cabinets de tourlourette, la laitiere pour dire une lettre, mariner pour marier ; M. Bataillon, Pataſlon ; c'eſt toujours la même choſe.

D'AUVERSAC.

Cela ne fait rien ; j'aime mieux cela qu'une tragédie, ou de la musique où je ne connois rien.

ST. GRATIEN.

Chacun a son goût.

D'AUVERSAC.

Tu aurois besoin de rire un peu ; au moins ; car tu travailles trop.

ST. GRATIEN.

Cela te paroît comme cela, parce que tu ne fais rien, toi.

D'AUVERSAC.

Ne veux-tu pas que j'aille me casser la tête sur des cartes de géographie, ou à faire des calculs ? C'est à vous autres, Messieurs de l'état-major, à vous donner cette peine-là A propos, est-ce une affaire finie ? Entres-tu dans l'état-major de l'armée ?

St. Gratien.

Oui, c'eſt décidé. Je voudrois voir ſeulement le chevalier de Coure-Plaine, pour ſavoir de lui quand je pourrai voir M. le Maréchal.

d'Auversac.

Que ne vas-tu chez lui ?

St. Gratien.

On ne le trouve jamais le chevalier ; & c'eſt pour cela principalement que je ſuis venu ici, pour voir ſi je ne le rencontrerois pas.

d'Auversac.

Ah ! je ne m'étonne plus, ſi tu n'as pas voulu aller à la comédie Italienne.



SCENE II.

Le CHEVALIER, D'AUVERSAC; ST. GRATIEN.

Le CHEVALIER *entre d'un air effaré.*

Il n'y a perſonne ici. (*Il veut ſortir*).

ST. GRATIEN.

M. le Chevalier ! M. le Chevalier !

Le CHEVALIER.

Qui eſt-ce qui m'appelle là ? Ah ! c'eſt vous, M. de Saint-Gratien ! N'avez-vous pas vu le petit duc, votre colonel ?

ST. GRATIEN.

Non; perſonne n'eſt venu ici depuis que nous y ſommes.

Le CHEVALIER.

C'eſt inconcevable ! Il me donne rendez-vous ici, pour que nous parlions de ſes affaires, & je ne le trouve pas.

ST. GRATIEN.

Il va peut-être y venir.

Le CHEVALIER.

Ma foi, je ne peux pas deviner ce qu'il veut ; il a à me parler pour faire changer de quartier à ſon régiment. Il faut que je ſache du moins où il veut aller, pendant que nous faiſons le nouvel arrangement.

ST. GRATIEN.

Je n'en ſais rien ; il ne m'en a pas parlé : mais, M. le Chevalier, j'ai été chez vous ce matin, pour avoir l'honneur de vous voir : vous veniez de ſortir.

Le CHEVALIER.

Oui, le maréchal m'a envoyé cher-

cher, & nous n'avons rien fait; notre travail eſt remis à ce ſoir à neuf heures.

ST. GRATIEN.

On ne pourra donc pas le voir d'aujourd'hui ?

Le CHEVALIER.

Non ; nous ſerons renfermés toute la ſoirée.

ST. GRATIEN.

J'aurois pourtant beſoin de lui parler, & cela me dérange beaucoup.

Le CHEVALIER.

Je conçois cela. Avez-vous une place ici ?

ST. GRATIEN.

Non, vraiment ; & vous ?

Le CHEVALIER.

Oh, moi, j'ai la loge de la maréchale, & puis celles de toutes les fem-

mes de ma connoiſſance ; mais on ne peut pas ſe partager.

St. Gratien.

Vous êtes bien heureux ! Savez-vous quand M. le maréchal partira ?

Le Chevalier.

Oui ; mais je ne peux pas le dire.

St. Gratien.

Et notre département ?

Le Chevalier.

Il eſt fait.

St. Gratien.

De quel côté à peu près ?

Le Chevalier.

C'eſt un ſecret ; mais vous allez avoir vos ordres tout-à-l'heure.

St. Gratien.

J'aurois bien voulu reſter ici encore quelques jours. Le

Le CHEVALIER.

Cela ſera difficile. Si vous voulez, j'en parlerai au maréchal, & j'obtiendrai ſûrement qu'on retarde votre départ.

ST. GRATIEN.

Tout de bon, vous me feriez plaiſir ?

Le CHEVALIER.

Je vous dis que j'en fais mon affaire.

ST. GRATIEN.

Je vous en ſerai très-obligé. Je n'ai beſoin que de huit jours, pour avoir ſeulement le tems d'acheter des chevaux.

Le CHEVALIER.

Je ne conçois pas cela. (*Il tire ſa montre*). Il eſt près de cinq heures & demie, la maréchale doit être arrivée; elle va bien me gronder, je m'enfuis.

ST. GRATIEN.

M. le Chevalier, quand pourrai-je avoir l'honneur de vous voir ?

Le CHEVALIER, *en s'en allant.*

Mais, quand vous voudrez ; demain, après-demain, ou à Verſailles, où nous ſerons toute la ſemaine prochaine.

SCENE III.

ST. GRATIEN, D'AUVERSAC.

D'AUVERSAC.

N'eſt-ce pas là cet important qui égara notre colonne la campagne derniere, qui nous fit faire ſix lieues au lieu de deux, ſans pouvoir trouver notre camp, & puis qui nous laiſſa là ?

ST. GRATIEN.

C'eſt lui-même.

D'AUVERSAC.

Que le diable l'emporte ! C'eſt auſſi lui qui vouloit battre les payſans Hannovriens, parce qu'ils n'entendoient pas le François, & qui ne ſavoit pas leur répondre, quand ils lui parloient Latin.

ST. GRATIEN.

C'eſt vrai.

D'AUVERSAC.

Eh bien ! ce ſont pourtant ces gens-là qui ont toutes les graces. Cela me met toujours en colere de voir que, ſans aucun talent que de la fatuité, l'on parvienne ainſi, pendant que nous ...

ST. GRATIEN.

Paix donc, ſi l'on t'entendoit ? ...

D'AUVERSAC.

Cela eſt-il faux ? Je ſais bien que tu ne feras pas comme cela, toi.

St. Gratien.

Je crois que voilà M. le maréchal; oui; c'eſt lui-même.

SCENE IV.

Le MARECHAL, St. GRATIEN, D'AUVERSAC, Un GARÇON.

Le Marechal, *au Garçon de théatre.*

Va-t-on bientôt commencer?

Le Garçon.

Oui, Monſeigneur.

Le Marechal.

Eh, vous voilà, mon cher Saint-Gratien! Je ſuis bien aiſe de vous voir. Vous viendrez ce ſoir chez moi, n'eſt-ce pas?

ST. GRATIEN.

M. le Marechal, je le desirois fort; mais...

Le MARECHAL.

Eh bien ! qui vous en empêchera ?

ST. GRATIEN.

C'est qu'on m'a dit que vous seriez renfermé toute la soirée avec M. le chevalier de Coure-Plaine.

Le MARECHAL.

Avec le chevalier de Coure-Plaine ! Et qui vous a dit cela ?

ST. GRATIEN.

C'est lui même, M le Marechal. Je viens de le voir dans l'instant.

Le MARECHAL.

Ah ! celui-là n'est pas mauvais ; moi renfermé avec lui ! Et pourquoi faire ?

St. Gratien.

Pour travailler, à ce qu'il dit.

Le Marechal.

Mais la tête lui a donc tourné ?

St. Gratien.

Il s'eſt même chargé de parler à M. le Maréchal pour me donner quelques jours à reſter ici.

Le Marechal.

Quelques jours ! Vous ne vous en irez qu'avec moi.

St. Gratien.

Sûrement je ſuis à vos ordres; mais c'eſt qu'il prétend que M. le Maréchal partira peut-être dans peu.

Le Marechal.

Moi ! dans deux mois au plus tôt. Ah ! je ſuis bien aiſe de ſavoir tout cela. C'eſt encore un joli travailleur !

St. Gratien.

M. le Maréchal, ne lui dites pas que c'eſt moi qui ait dit cela.

Le Marechal.

Pourquoi ? laiſſez-moi faire. Le voilà juſtement.

SCENE V.

Le MARECHAL, St. GRATIEN, D'AUVERSAC, Le CHEVALIER.

Le Chevalier.

Mr. le Maréchal, je venois ſavoir ſi vous arriviez, pour....

Le Marechal.

Où avez-vous donc pris, M. le Chevalier, que nous devions être renfermés enſemble toute la ſoirée ?

Le Chevalier.

Mais, M. le Maréchal, c'eſt que j'ai cru....

Le Marechal.

Et pour travailler avec vous encore?

Le Chevalier.

C'eſt que j'ai penſé que vous aimeriez mieux voir M. de Saint-Gratien le matin.

Le Marechal.

Vous avez fort mal penſé. Je veux le voir toujours, à toute heure. Et vous vous mêlez de vouloir protéger? Cela vous va bien, vis-à-vis de lui ſur-tout!

Le Chevalier.

Moi?

Le Marechal.

Oui, vous. Vous me faites partir bientôt. A vous entendre, je ſuis à vos ordres apparemment.

Le CHEVALIER.

En vérité, je n'ai jamais pensé....

Le MARECHAL.

Allons, allons. Madame la Maréchale eſt-elle arrivée?

Le CHEVALIER.

Oui, M. le Maréchal; je venois au-devant de vous pour vous le dire.

Le MARECHAL.

Venez, Saint-Gratien, je veux vous préſenter à Madame la Maréchale. Il faut, pour faire connoiſſance avec elle, que vous veniez ſouper avec nous. Y a-t-il une place dans ſa loge pour Saint-Gratien?

Le CHEVALIER.

Non, M. le Maréchal.

Le MARECHAL.

Et où étiez-vous, vous?

Le Chevalier.

Dans fa loge.

Le Marechal.

Eh bien ! vous trouverez une autre place ; un agréable comme vous ne fauroit jamais manquer.

St. Gratien.

Mais, M. le Maréchal, je ne veux pas prendre la place de M. le Chevalier.

Le Marechal.

Pourquoi donc cela ? Allons, je vous dis que je le veux. Venez.

St. Gratien.

Bon foir d'Auverfac, à demain.

d'Auversac.

Je fuis charmé de ce qui vient d'arriver. Adieu.

SCENE VI.

Le CHEVALIER, GERVAULT.

Le CHEVALIER.

Me voilà bien avancé ! Que devenir à préſent ?

GERVAULT.

Eh bien, Chevalier, que fais-tu donc ici ? La piece va commencer.

Le CHEVALIER.

Je le ſais bien.

GERVAULT.

Tu es bien heureux toi, je ne ſais pas comme tu fais ; tu es toujours placé le mieux du monde. Je ſuis venu trop tard, & je ne peux pas trouver un coin ; tout eſt plein.

Le Chevalier.

Je voudrois pouvoir te donner ma place ; car j'ai envie de m'en aller.

Gervault.

Bon, quelle folie !

Le Chevalier.

Je ne te mens pas. J'ai promis à la duchesse qui est malade, d'aller lui tenir compagnie pendant la comédie, parce qu'elle n'aura personne.

Gervault.

Tu iras après la grande piece, & tu lui en diras des nouvelles ; cela te servira d'excuse.

Le Chevalier.

Non, je t'en prie, jette-moi à sa porte : tu me feras plaisir ; car je ne pourrai trouver mes gens.

GERVAULT.

Quoi, tu laisserois comme cela la Maréchale ? Fi donc ! je ne le souffrirai jamais, je suis trop de tes amis pour cela, & je ne te quitterai point que je ne t'aie vu entrer dans sa loge.

Le CHEVALIER.

Je te dis que je ne le peux pas ; en honneur j'ai affaire.

SCENE VII, *& derniere.*

Le CHEVALIER, DERINCOURT, GERVAULT.

DERINCOURT.

Eh bien ! mon pauvre Chevalier ; te voilà donc débusqué ? La loge de la Maréchale est remplie, & tu n'y es pas ! Tu dois être bien humilié de te voir comme cela préférer un nouveau-venu !

GERVAULT.

Quoi, tu me trompois ?

Le CHEVALIER.

Non, je t'assure que je n'ai pas voulu y rester, & que j'ai même cédé ma place.

DERINCOURT.

Oui ; cédé sa place. Il y a bien été forcé par le Maréchal. Je sais ton histoire ; je viens de rencontrer d'Auversac, qui m'a tout conté.

GERVAULT.

Tu me la diras.

DERINCOURT.

Je t'en réponds bien.

GERVAULT.

Ah, bien ! je viens te mener chez la duchesse, où tu veux aller. Dérincourt y viendra aussi.

DERINCOURT.

Je ne demande pas mieux.

GERVAULT.

Et tu lui diras ce qui vient de lui arriver.

DERINCOURT.

Cela ſera délicieux. Oh, parbleu, tu viendras ! Allons, allons. (*Ils s'en vont, & emmenent le Chevalier.*)

FIN.

CHAT ÉCHAUDÉ

CRAINT L'EAU FROIDE,

OU

L'HOMME

QUI CRAINT D'AIMER.

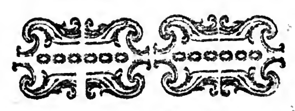
PROVERBE DRAMATIQUE.

Digitized by Google

ACTEURS.

La MARQUISE DE LERY.
Le COMTE DES GLANTIERES.
Le CHEVALIER DE ST. FURCY.
CHAMPAGNE.

La Scene est chez la Marquise de Léry.



L'HOMME QUI CRAINT D'AIMER.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Le COMTE, Le CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Mr. le Comte, Mme. la Marquiſe va paſſer ici dans le moment. Elle vous prie de l'attendre, ainſi que M. le Chevalier.

Le CHEVALIER.

Moi? pourquoi faire?

Le COMTE.

Elle veut te voir, faire connoiſſance avec toi.

Le CHEVALIER.

Expliquons-nous : chez qui ſuis-je ici ?

Le COMTE.

Chez la Marquiſe de Léry.

Le CHEVALIER.

Comment, la Marquiſe de Léry ?

Le COMTE.

Eh bien ! qu'eſt-ce que tu as donc ?

Le CHEVALIER.

Je veux m'en aller tout-à-l'heure.

CHAMPAGNE.

Monſieur, Madame va venir.

Le COMTE.

Oui, oui, dites qu'il attendra.

SCENE II.

Le COMTE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Je ne vois pas où eſt la plaiſanterie, de vouloir abſolument me faire connoître une femme malgré moi.

Le COMTE.

Effectivement, je te conſeille fort de te plaindre. La Marquiſe eſt une femme charmante. Tu en as entendu parler comme cela, du moins.

Le CHEVALIER.

C'eſt préciſément parce qu'on dit qu'elle eſt charmante, que je ne veux pas la voir.

Le COMTE.

Songe donc qu'elle joint à la figure

la plus délicieuſe, une grace dont on n'a point d'idée; un ſon de voix qui pénétre l'ame, la ravit, l'enchante! Dès le premier moment on eſt avec elle comme ſi on l'avoit toujours connue; elle a tous les tons, elle inſpire la confiance; enfin, il n'y a point de femme comme cela. On a plus d'eſprit avec elle qu'avec les autres femmes; elle ſaiſit tout ce que vous dites; elle ſemble ne faire que développer vos penſées, & elle les fait naître.

Le CHEVALIER, *bruſquement.*

Adieu.

Le COMTE, *le retenant.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette folie?

Le CHEVALIER.

Folie? C'eſt peut-être l'action la plus ſage que j'aurai faite de ma vie.

Le COMTE.

De venir chez une femme qui a en-

vie de te connoître depuis long-tems, & de ne la pas voir, c'eſt du moins très-peu honnête.

Le CHEVALIER.

Il n'eſt pas ici queſtion d'honnêteté... En un mot, je veux m'en aller.

Le COMTE.

Cette bizarrerie te décrieroit entiérement. Je ne t'ai jamais vu auſſi ſingulier; c'eſt inconcevable!

Le CHEVALIER.

Cependant j'ai raiſon; mais vous autres gens légers, vous n'êtes pas faits pour comprendre cela. Ainſi je veux m'en aller abſolument.

Le COMTE.

Que veux-tu donc que je diſe à la Marquiſe?

Le CHEVALIER.

Tout ce que tu voudras; mais je ne la verrai point.

Le COMTE.

Malgré la légéreté dont tu m'accuſes, ne puis-je ſavoir ces raiſons ? Peut-être ſerai-je plus digne de les entendre que tu ne le penſes.

Le CHEVALIER.

Une autre fois...

Le COMTE.

Non, ce n'eſt qu'à cette condition que je te laiſſerai aller.

Le CHEVALIER.

Ah ! puiſque tu le veux, écoute-moi.

Le COMTE.

Voyons.

Le CHEVALIER.

Cette fantaiſie qu'a Mme. de Léry de me voir, me rappelle une ſuite de malheurs que j'ai éprouvés, & qui ont empoiſonné le reſte de ma vie.

Le

Le COMTE.

Comment ?

Le CHEVALIER.

Tu as connu la comteſſe de Grandpré ?

Le COMTE.

Oui ; elle étoit bien.

Le CHEVALIER.

C'étoit une femme adorable ! Un étourdi comme toi me mene chez elle, préciſément comme tu fais aujourd'hui ici. J'avois juſques-là été extrêmement diſſipé, je ne croyois pas plus à l'amour qu'à la conſtance ; ces idées n'étoient jamais entrées dans ma tête. A peine ai-je vu cette femme, que je ſuis entiérement changé ; rien de tout ce qui m'enchantoit auparavant, ne peut plus me plaire ; Mme de Grandpré eſt tout pour moi.

Le COMTE.

Voilà un grand malheur, effectivement !

Le CHEVALIER.

Je crus m'appercevoir que je faisois sur elle la même impression. Le portrait que tu as fait de Mme. de Léry est précisément le sien. On jouoit ce jour-là un opéra nouveau ; elle m'y mena. L'opéra, il n'en fut pas question pour moi : je ne vis & n'entendis rien du tout, tant j'étois occupé d'elle. Elle me retint à souper. Je ne sais ce que je devins pendant tout ce tems-là ; c'étoit une presse qui n'avoit rien d'égal. Elle s'en apperçut bien, à ce qu'elle m'a dit depuis ; & comme je lui plaisois, elle fut charmée de trouver une occasion de m'engager encore plus fortement, & de s'assurer de moi. Elle proposa de jouer la comédie ; toute la compagnie applaudit à ce projet. On distribua les rôles ; j'eus celui de Darviane dans Mélanide, & elle fit celui de Rosalie.

Le COMTE.

C'est à merveille !

Le CHEVALIER.

Oui ; mais cette facilité que j'eus d'exprimer mes sentimens, fit que ma passion devint encore plus forte.

Le COMTE.

Tu devins heureux ?

Le CHEVALIER.

Que j'ai payé cher ces instans de bonheur ! On n'a jamais rien éprouvé de pareil !

Le COMTE.

Tu crains donc... Ah ! voilà la Marquise, il n'y a plus moyen de reculer.

Le CHEVALIER, *voyant entrer la Marquise.*

Ah ciel !

SCENE III.

La MARQUISE, Le COMTE, Le CHEVALIER.

Le COMTE.

Madame, j'ai eu toutes les peines du monde à retenir le Chevalier; mais enfin, je vous le livre.

La MARQUISE.

M. le Chevalier, il y a mille ans que j'ai envie de faire connoiſſance avec vous; cela ne doit pas vous étonner, parce que ſûrement vous devez être très-recherché.

Le CHEVALIER.

Moi, Madame, je ne ſais pas pourquoi, & vous en conviendrez bien, ſi j'avois l'honneur d'être un peu plus

connu de vous. Cela n'empêche pas que je ne sois extrêmement flatté...

Le COMTE.

Il est extrêmement modeste, Madame, le Chevalier.

La MARQUISE.

C'est souvent le défaut des gens d'un vrai mérite.

Le COMTE.

Marquise, vous ne sortez pas encore : j'aurai le tems de faire une visite avant ; je reviens dans le moment, & je vous laisse le Chevalier.

Le CHEVALIER.

Madame, je crains de vous importuner. (*Il veut s'en aller*).

La MARQUISE.

Point du tout, restez donc. Comte, vous ne me ferez pas attendre ?

Le COMTE.

Non, Madame, non.

SCENE IV.

La MARQUISE, Le CHEVALIER.

La MARQUISE.

Asseyez-vous donc (*Ils s'asseyent*). Vous avez été long-tems hors de Paris ?

Le CHEVALIER, *regardant la Marquise avec embarras.*

Oui, Madame, des affaires que je ne prévoyois pas, & puis l'habitude d'être à la campagne....

La MARQUISE.

Le Comte prétend que vous êtes devenu un peu sauvage ; mais c'est qu'il est bien léger, & qu'il ne tient

pas un plan. Pour moi, je ne trouve pas que ce ſoit exiſter que de n'être jamais avec ſoi-même que dans les chemins; & je fais grand cas des gens qui aiment la ſolitude : ce goût-là eſt une preuve que l'on ſait penſer, & cela annonce un caractere ſolide.

Le CHEVALIER.

Solide, Madame, ſi vous voulez. D'ailleurs, plus on penſe, plus on eſt malheureux; il ſemble que c'eſt à force de parler beaucoup, qu'on parvient à ſe convaincre que les gens qui ne peuvent s'attacher à rien, évitent bien des maux.

La MARQUISE.

Mais n'être attaché à rien, c'eſt préciſément nager dans le vuide; ce n'eſt pas exiſter, vous en conviendrez bien.

Le CHEVALIER.

C'eſt du moins n'être jamais dans le cas de rien perdre; & comme on

ne peut compter ſur rien, je crois que c'eſt une ſorte de prévoyance à laquelle on ne doit pas ſe refuſer.

La MARQUISE.

Vous direz tout ce que vous voudrez : mais vous ne me perſuaderez jamais que ce ſoit là votre ſyſtême ; c'eſt un propos qui ſent le dégoût du monde : je me ſuis quelquefois ſurpriſe dans cet état-là, c'eſt pourquoi je m'y connois, & je crois qu'en peu de tems je vous devinerois... Je parierois que vous avez l'ame du monde la plus franche, la plus ſenſible.

Le CHEVALIER.

Je ne ſaurois être fâché de la bonne opinion que vous avez de moi... Mais quoique je haïſſe la diſſimulation... je craindrois que vous ne me pénétraſſiez trop facilement... Il n'y a pas toujours à gagner à être vu à découvert. (*Il ſe leve*).

La MARQUISE.

Où allez-vous donc ?

Le CHEVALIER.

Je ne veux pas abuſer plus long-tems de votre complaiſance ; je ſens combien peu je ſuis amuſant, & je ſors pénétré de la bonté avec laquelle vous m'avez ſouffert.

La MARQUISE.

Souffert ! Ce n'eſt pas là un terme fait pour vous ; je veux que vous reſtiez, je l'exige comme s'il y avoit long-tems que nous nous connuſſions, parce que j'eſpere que ce ne ſera pas une connoiſſance d'un jour non plus.

Le CHEVALIER.

Madame....

La MARQUISE.

Que faites-vous aujourd'hui ?

Le CHEVALIER.

Madame, j'ai beaucoup d'affaires, & je compte...

La MARQUISE.

Des affaires après dîné! Cela n'eſt pas poſſible. Il faut abſolument que vous voyiez la piece nouvelle, je vous donnerai une place dans ma loge. Vous ne pouvez pas refuſer cela.

Le CHEVALIER (*à part*).

Je ſuis perdu! (*A la Marquiſe.*) Madame, je ne ſais point juger un ouvrage nouveau, du tout... Quand vous l'avez vu, on exige votre avis, & cela m'embarraſſe toujours.

La MARQUISE.

Oui, je crois tout-à-fait cela.

Le CHEVALIER.

Rien n'eſt plus vrai; ainſi trouvez

bon que je n'aie pas l'honneur de vous ſuivre.

La MARQUISE.

C'eſt une défaite que ce propos là. Vous devez juger les ouvrages d'eſprit & de ſentiment avec le tact le plus fin, j'en ſuis convaincue : mais ſi vous ne voulez pas dire votre avis, nous vous en fournirons ; car vous ſouperez avec moi, & vous ſentez bien qu'on parlera un peu de la piece nouvelle.

Le CHEVALIER.

Madame, je ſuis engagé depuis long-tems, &...

La MARQUISE.

Tenez, M. le Chevalier, c'eſt comme vos affaires cet engagement-là ; je ne crois pas plus à lui qu'à l'autre. Réellement il y a auſſi trop de ſauvagerie dans votre conduite. Je veux vous rendre au monde ; il n'y a point de ſociété où vous ne deviez être sûr de plaire, quand vous ne reculerez pas.

toujours au lieu de vous livrer. Chevalier, vous souperez donc ici.

Le CHEVALIER.

Puisque vous le voulez, Madame, je ne puis vous résister. (*A part*). Où suis-je !

La MARQUISE.

Il semble que vous ayez l'air du regret. Votre réserve me fait rire. Je suis presque persuadée que vous finirez par nous aimer à la folie.

Le CHEVALIER (*à part*).

O ciel ! (*Il se leve encore*).

La MARQUISE.

Que faites-vous donc ?

Le CHEVALIER, *troublé*.

Je pensois...

La MARQUISE.

Cette idée vous épouvante ?

Le CHEVALIER.

Non, Madame. (*A part*). Elle devine tout ce que je penſe.

La MARQUISE.

Venez donc ici, écoutez. Dans la ſituation où vous me paroiſſez, vous devez aimer beaucoup la campagne.

Le CHEVALIER.

Oui, Madame; je compte même y retourner inceſſamment.

Le MARQUISE.

Vous avez raiſon : ce n'eſt que là où l'on vit réellement enſemble, où l'on cauſe, où l'on ſe connoît, & s'il y a de vraies liaiſons, je crois que c'eſt à la campagne qu'elles ſe ſont formées; n'eſt ce pas là ce que vous avez éprouvé comme moi ?

Le CHEVALIER.

Oui, Madame, les liaiſons de Pa-

ris ſont légeres, parce qu'elles ſe forment dans un ſouper, une partie de ſpectacle, de jeu.

La MARQUISE.

Oui, oui; elles ne peuvent pas avoir de ſuites; auſſi comme je veux que la nôtre ſoit mieux fondée, je vous retiens pour paſſer un mois à Léry; voilà la campagne où vous irez inceſſamment; il ne faut pas que vous diſiez non; c'eſt une choſe arrangée.

Le CHEVALIER.

Mais...

La MARQUISE.

J'ai affaire de vous abſolument. Vous jouez très-bien la comédie, j'en ſuis ſûr; je veux que vous la jouiez avec nous.

Le CHEVALIER, *troublé* (*à part*).

Ah! je vais m'enfuir !....

La MARQUISE.

Oui, nous jouons le Philoſophe marié. J'aime le rôle de Céliante à la folie, il faudra que vous preniez celui de Damon ; il eſt charmant.

Le CHEVALIER.

Madame, je vous prie de m'en diſpenſer.

La MARQUISE.

Pourquoi ? Vous devez bien jouer les rôles d'amoureux.

Le CHEVALIER.

Non, Madame, je ne joue que les valets, & je ſuis bien votre ſerviteur. (*Il ſort avec précipitation*).

La MARQUISE.

Où allez-vous donc ?.. Celui-là eſt incompréhenſible. Ah ! voilà le Comte, je l'entends ; il va m'expliquer tout cela.

SCENE V, & *derniere.*

Le COMTE, La MARQUISE.

Le COMTE.

Eh bien, le Chevalier s'en va?

Le MARQUISE.

Je ne le comprends pas, je n'ai jamais rien vu de plus singulier.

Le COMTE.

Comment? sur le portrait que je lui ai fait de vous, il ne vouloit pas vous voir.

La MARQUISE.

Et quel portrait donc?

Le COMTE.

Mais celui qu'on en peut faire ; vous vous connoissez, & tout ce qu'on vous a répété mille fois est très-vrai.

La MARQUISE.

Je ne crois pas que le Chevalier m'ait vue avec les mêmes yeux que vous.

Le COMTE.

Vous vous trompez.

La MARQUISE.

Mais pourquoi me fuir ? Je l'ai traité le plus honnêtement du monde. Je lui ai même offert de le mener à la piece nouvelle.

Le COMTE, *riant.*

Tout de bon ?

La MARQUISE.

Sûrement. Je lui ai proposé de souper ici.

Le COMTE, *riant.*

C'eſt délicieux !

La MARQUISE.

J'ai voulu l'engager à venir à Léry, & pour cela, je lui ai offert de jouer un rôle d'amoureux dans nos comédies.

La COMTE, *riant.*

C'eſt inconcevable !

La MARQUISE.

Il m'a dit qu'il ne faiſoit que les valets ; qu'il étoit bien mon ſerviteur, & il s'eſt enfui.

Le COMTE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! Vous en rirez vous-même, quand vous ſaurez... Mais il eſt tard, partons, je vous dirai tout cela en chemin.

La MARQUISE.

Je ſuis auſſi ſurpriſe de vos ris que de la conduite du Chevalier.

Le COMTE, *riant.*

Vous verrez ſi j'ai tort de rire. (*Ils s'en vont*).

FIN.

IL DONNE DES VERGES

POUR ÊTRE FOUETTÉ,

OU

LE BAL.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Mme. DE CLERVAUT.

M. DE CLERVAUT.

Mme. DORVILLE.

Le CHEVALIER DE BERCY.

M. DE SAINT-VAL, *Ami de M. de Clervaut.*

La Scene est chez Mme. de Clervaut; & dans une piece qui est proche de la Salle du Bal, chez Mme d'Orville.

LE BAL.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

La Scene est dans l'appartement de Mme. de Clervaut.

Mme. De CLERVAUT, Le CHEVALIER, *tous deux en habits de bal.*

Mme. De CLERVAUT, *en entrant & s'asseyant.*

Attendons ici. Mme. de Miremont eſt inſupportable ! Voyez à quelle heure nous arriverons au bal.

Le Chevalier.

Pourquoi desirez vous de me priver d'un moment si précieux pour moi ?

Mme De Clairvaut.

Chevalier, encore une fois, ne me parlez plus sur ce ton-là, ou je ne vous verrai plus.

Le Chevalier.

Mais, Madame, est-ce répugnance? Ne me trouvez-vous pas digne de vous ?

Mme. De Clervaut.

Je vous ai déjà dit que je vous estime ; j'aime votre ton ; je suis même charmée de vous rencontrer dans la société : mais pour ce qui est de l'amour, je n'en veux point avoir.

Le Chevalier.

Si je ne vous déplais pas, pourquoi refuser mes soins ? Est-ce faire une indiscrétion

indiſcrétion de vous le demander ? Si vous m'eſtimez, pourquoi me le taire ?

Mme. De CLERVAUT.

Vous avez raiſon : ce ſera peut-être un moyen de vous guérir de votre amour, & de vous empêcher de perdre un tems que vous emploieriez mieux ailleurs.

Le CHEVALIER.

Ah ! Madame, ne le croyez pas; non jamais...

Mme. De CLERVAUT.

Ecoutez-moi. J'ai épouſé M. de Clervaut ſans le connoître, comme c'eſt l'uſage; c'eſt un homme aimable, qui m'a aimée dès le premier moment, dont je fais tout le bonheur : pourquoi le troublerois je ? Je ſuis heureuſe comme je ſuis, que puis-je deſirer de plus ?

Le CHEVALIER.

D'être aimée autant que vous méritez de l'être.

Mme. De Clervaut.

Je le ſuis.

Le Chevalier.

Vous le croyez; mais ſi vous l'aimez réellement, votre bonheur ne ſera pas long.

Mme. De Clervaut.

J'ai pour mon mari une eſtime & une amitié ſolides, & rien ne pourra me déterminer à lui cauſer le moindre chagrin. Les moyens que vous voulez même employer pour me faire répondre à vos ſentimens, feront le contraire, & m'éloigneront de vous entiérement.

Le Chevalier.

Mais ſi Clervaut vous trompe?

Mme. De Clervaut, *rêvant.*

S'il me trompoit!.. Mais cela n'eſt pas poſſible.

Le CHEVALIER.

Pour ma juſtification, du moins contentez-vous à en avoir la preuve.

Mme. De CLERVAUT.

Je ne ſaurois le croire.

Le CHEVALIER.

Et quelle opinion vous reſtera-t-il de moi? Celle d'un mal-honnête homme, d'un impoſteur. Me mépriſerez-vous aſſez pour vouloir conſerver une impreſſion auſſi cruelle pour moi?

Mme. De CLERVAUT.

Mon mari m'aime; je n'en ſaurois douter.

Le CHEVALIER.

Il peut vous avoir aimée: je le crois comme vous; mais ſon amour n'a pas été aſſez fort pour réſiſter au deſir d'être aimé d'une autre.

Mme. De Clervaut.

Mais ſi cela n'eſt pas vrai, à quoi pouvez-vous vous attendre ?

Le Chevalier.

A mériter votre indignation toute ma vie.

Mme. De Clervaut.

Je vous la promets. Songez-y avant de rien entreprendre.

Le Chevalier.

Mais ſi vous êtes convaincue, vous n'aurez plus de raiſons à m'oppoſer. Que puis-je eſpérer ? Ce n'eſt plus un vol que je lui fais ; vous n'avez pas encore connu le bonheur d'aimer ; je vous réponds toute ma vie de n'avoir de volontés que les vôtres, ſi votre cœur peut devenir ſenſible. C'eſt un bien ſi grand, qu'à peine peut-on le concevoir, même en le goûtant.

Mme. De CLERVAUT.

Chevalier . . . . Quels ſont vos moyens ?

Le CHEVALIER.

Que me promettez-vous ?

Mme. De CLERVAUT.

Il faut être ſûre avant de pouvoir s'engager.

Le CHEVALIER.

Ah ! je ſerai trop heureux ! (*Il lui baiſe la main*).

Mme. De CLERVAUT, *ſouriant.*

Votre eſpoir s'accroît facilement.

Le CHEVALIER.

Le moyen que j'imagine eſt preſque ſûr. Vous êtes de la taille de Mme. d'Orville . . .

Mme. De Clervaut.

Quoi, ce feroit Mme. d'Orville que mon mari aimeroit?

Le Chevalier.

Elle-même. Elle fe mafquera, pour n'être pas obligée de faire les honneurs de fon bal. Votre mari occupé d'elle, oubliera toutes les autres femmes, & cherchera les occafions de lui parler fans ceffe. Sa prononciation la fait aifément reconnoître. Parlez gras comme elle; il s'y trompera, & vous connoîtrez facilement le fond de fon cœur. Si ce moyen-là vous manque, je vous en trouverai d'autres; je vous en réponds.

Mme. De Clervaut.

Je crois que je dois m'en rapporter à vous; mais fongez, encore une fois, à tout ce que vous rifquez, fi vous vous trompez : je ne vous reverrai de ma vie. (*Elle fe leve*). Puifque Mme. de Miremont ne vient point, partons. (*Ils fortent après s'être mafqués*).

SCENE II.

La Scene est dans une piece à côté du bal, chez Mme. d'Orville.

M. De CLERVAUT, M. De St. VAL.

M. De St. VAL.

Ah ! te voilà, Clervaut ?

M. De CLERVAUT.

Oui; dis-moi donc, Saint-Val, comment est masquée Mme. d'Orville ?

M. De St. VAL.

Je n'en sais rien; je ne l'ai pas encore vue. Sais-tu que je te devine ?

M. De CLERVAUT.

Eh bien ! que divines-tu ?

M. De St. Val.

Que tu as des desseins sur elle.

M. De Clervaut.

Si tu pariois, je te dirois que tu as gagné. C'est vrai, la tête m'en tourne.

M. De St. Val.

Cela ne seroit peut-être pas difficile.

M. De Clervaut.

Tu le crois ?

M. De St. Val.

Ma foi, je ne sais; mais si j'en avois autant d'envie que toi, je n'hésiterois pas.

M. De Clervaut.

Oui; mais si elle aime son mari ?

M. De St. Val.

A propos de quoi vas-tu penser à

ſon mari ? Que ſont les maris dans tout cela ?

M. De Clervaut.

Tu en parles bien à ton aiſe, parce que tu es garçon, toi.

M. De St. Val.

Eh ! d'où viens-tu donc ? Crois-tu garder Mme. de Clervaut, en courant après Mme. d'Orville ?

M. De Clervaut.

Pourquoi pas ? Elle n'en ſaura rien.

M. De St. Val.

Elle n'en ſaura rien ! Je lui dirois plutôt que de le lui laiſſer ignorer. Une femme que ſon mari abandonne, eſt un effet qui doit rentrer dans la ſociété.

M. De Clervaut.

Je ne l'abandonne point ; & ſi je la croyois capable de penſer comme toi...

M. De St. Val.

Que ferois-tu ? Renoncerois-tu à tes projets sur Mme. d'Orville ?

M. De Clervaut.

Mais ... cela me coûteroit.

M. De St. Val.

Laisse donc aller les choses, & songe à t'amuser. Te voilà tout sérieux.

M. De Clervaut.

Tu m'as troublé l'imagination.

M. De St. Val.

Tiens, voilà Mme. d'Orville.

M. De Clervaut.

Tu crois que c'est elle ?

M. De St. Val.

Sûrement. Allons, reprends ta bonne humeur Pour moi, je vais tenter aussi une aventure : si je la manque, je ne m'en pendrai pas.

SCENE III.

M. De CLERVAUT, Mme. De CLERVAUT, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER, *à Mme. de Clervaut.*

Tenez, le voilà votre mari.

Mme. De CLERVAUT.

Il vient à moi.

M. De CLERVAUT.

En vérité, beau masque, c'est bien mal faire les honneurs de chez soi, que de se cacher si long-tems.

Mme. De CLERVAUT, *grasseyant.*

Vous me connoissez ?

M. De CLERVAUT.

Cela pourroit être difficile à un autre; mais pour moi...

Mme. De CLERVAUT.

Vous êtes galant au bal.

M. De CLERVAUT.

Je ſuis vrai ; c'eſt bien plus que d'être galant.

Le CHEVALIER, *à Mme. de Clervaut.*

Cela commence bien.

Mme. De CLERVAUT, *au Chevalier.*

Allez faire un tour de bal ; je commence à vous croire.

Le CHEVALIER, *à Mme. de Clervaut.*

Je ne ferai pas long-tems.



SCENE IV.

M. De CLERVAUT, Mme. De CLERVAUT.

M. De CLERVAUT.

Je crains bien qu'un autre ne m'ait prévenu, & que plus heureux que moi...

Mme. De CLERVAUT.

Ah ! vous voilà jaloux déjà ! C'eſt une preuve d'amour que vous voulez me donner apparemment : mais je vous avertis que c'eſt très-mal commencer ; car je hais les jaloux à la mort.

M. De CLERVAUT.

Quittez, je vous prie, le ton de la plaiſanterie, quand il s'agit de l'affaire la plus ſérieuſe que je penſe avoir de ma vie.

Mme. De Clervaut.

Dites - moi si vous êtes réellement jaloux de Mme. de Clervaut.

M. De Clervaut.

Eh ! Madame ! que vous importe ? Laissez-moi vous parler, & ne m'occuper que de vous ; je vous en supplie, répondez - moi.

Mme. De Clervaut.

Mais, répondez-moi vous-même.

M. De Clervaut.

Madame, j'estime Mme. de Clervaut : je l'ai aimée à la fureur ; mais je vous ai vue, puis-je l'aimer encore ?

Mme. De Clervaut.

Pourquoi pas ? Est - elle moins aimable ?

M. De Clervaut.

Je n'en sais rien ; mais vous me le

paroiffez davantage. Je ne peux plus m'occuper que de vous; je vous confacre ma vie; mon bonheur eft entre vos mains; décidez de mon fort.

Mme. De CLERVAUT.

Ce ton devient bien grave au moins, pour un bal; & fi l'on attaquoit auffi vivement Mme. de Clervaut ici, je crois que cela ne vous plairoit pas, fi vous le faviez.

M. De CLERVAUT.

Mais, Madame, pourquoi vouloir toujours me parler d'une autre chofe que de vous?

Mme. De CLERVAUT.

Vous ne le devinez pas? Allez, je ne vous parle que de moi & de mes intérêts.

M. De CLERVAUT.

Que de vous & de vos intérêts? Je ne vous comprends point.... O

ciel ! s'il étoit vrai ! si ce que j'ose penser ...

Mme. De Clervaut.

Quoi ?

M. De Clervaut.

Je n'ose vous le dire.

Mme. De Clervaut.

Je le veux absolument.

M. De Clervaut.

Vous me trouveriez trop vain.

Mme. De Clervaut.

Pourquoi ?

M. De Clervaut.

L'on est toujours porté à se flatter ; c'est sûrement une erreur.

Mme. De Clervaut.

Mais quoi ? Dites donc.

M. De CLERVAUT.

J'imagine que vous êtes jalouse...

Mme. De CLERVAUT.

De qui ?

M. De CLERVAUT.

De ma femme.

Mme. De CLERVAUT.

Mais...

M. De CLERVAUT.

Achevez de me rendre heureux...

Mme. De CLERVAUT.

Mais si cela étoit, que feriez-vous pour me rassurer ?

M. De CLERVAUT.

Tout, tout; vous n'avez qu'a ordonner.

Mme. De CLERVAUT.

Tout, c'eſt bientôt dit.

M. De CLERVAUT.

Commandez, je vous en ſupplie.

Mme. De CLERVAUT.

Eh bien ! vous avez ſon portrait, je veux que vous me le ſacrifiiez.

M. De CLERVAUT.

Ah ! que ne me demandez-vous quelque choſe de plus difficile !

Mme. De CLERVAUT.

Cela me ſuffira.

M. De CLERVAUT.

Le voici. (*Lui donnant le portrait*). Mais quel ſera mon ſort ?

Mme. De CLERVAUT.

Vous le décidez dans ce moment. (*Se levant*).

M. De CLERVAUT.

Mais du moins dites-moi...

Mme. De CLERVAUT.

Nous nous retrouverons.

SCENE V.

M. De CLERVAUT, Mme. De CLERVAUT, Le CHEVALIER.

Mme. De CLERVAUT, *au Chevalier en lui donnant son portrait.*

Tenez, masque, gardez-moi cela jusqu'à ce que je vous le demande.

M. De CLERVAUT.

Mais, Madame...

Mme. De CLERVAUT.

Je sais bien ce que je fais. Rentrons dans le bal.

Le Chevalier, *à Mme. de Clervaut.*

Je vous ſuis. Quel bonheur !

SCENE VI.

M. De CLERVAUT, M. De St. VAL.

M. De St. Val.

Où vas-tu ?

M. De Clervaut.

Laiſſe-moi donc entrer.

M. De St. Val.

Non, je veux ſavoir ſi tu as réuſſi. La converſation a été longue.

M. De Clervaut.

Oui.

M. De St. VAL.

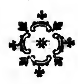
Et tu m'en parois content ?

M. De CLERVAUT.

Mais...

M. De St. VAL.

Ah ! de la diſcrétion... J'entends ce que cela veut dire ; je te fais compliment.



SCENE VII.

Mme. D'ORVILLE, M. De CLERVAUT, M. De St. VAL.

Mme. D'ORVILLE, *sans être masquée, avec un domino différent de celui de Mme. de Clervaut.*

Eh bien! Meſſieurs, que faites-vous donc ici? Pourquoi ne pas rentrer dans le bal?

M. De CLERVAUT.

Que vois-je!

Mme. D'ORVILLE.

Comment, pourquoi êtes-vous ſi étonné?

M. De St. VAL.

Je te laiſſe; il faut ſervir ſes amis. (*Il rentre dans le bal*).

SCENE VIII.

Mme. D'ORVILLE, M. De CLERVAUT.

Mme. D'ORVILLE.

Mais, dites-moi donc, d'où vient votre étonnement ?

M. De CLERVAUT.

C'eſt de ce que vous avez pu changer de domino ſi promptement.

Mme. D'ORVILLE.

Rêvez-vous ? Je n'en ai point changé du tout.

M. De CLERVAUT.

Quoi ! je ne viens pas de cauſer ici avec vous dans l'inſtant ?

Mme. D'ORVILLE.

Je ne ſais ce que vous voulez dire.

M. De CLERVAUT.

Vous voulez m'inquiéter, apparemment ?

Mme. D'ORVILLE.

Je vous réponds que je ne plaiſante nullement.

M. De CLERVAUT.

Ah ! je vois que vous voulez vous dédire de tout ce que vous m'avez fait eſpérer.

Mme. D'ORVILLE.

Vous plaiſantez vous-même, aſſurément.

M. De CLERVAUT (*à part*).

Oh ciel ! me ſerois-je trompé !

Mme.

Mme. D'ORVILLE.

Je puis vous prouver aiſément que depuis que le bal eſt commencé, je ne ſuis pas ſortie de l'endroit où l'on danſe ; & j'ai toujours eu le même domino.

M. De CLERVAUT.

Vous m'affligez ; vous me déſeſpérez.

Mme. D'ORVILLE.

Quel en eſt le ſujet ?

M. De CLERVAUT.

Vous le ſavez, Madame.

Mme. D'ORVILLE.

Je vous jure que non.

M. De CLERVAUT.

Quoi ! après tout ce que vous m'avez dit, après la preuve que je vous ai donnée de mon amour pour vous...

Mme. D'ORVILLE.

Je vois que vous avez été joué, & que vous avez été la dupe d'une autre. Informez-vous & tout vous convaincra que je ne vous ai pas parlé de la soirée. Adieu; tout ce que je puis faire pour vous, c'est de ne rien dire de cette aventure.

M. DE CLERVAUT.

Je croirai que je me suis trompé, jusqu'à ce que j'aie retrouvé le masque avec qui je me suis entretenu.

Mme. D'ORVILLE.

Tout comme il vous plaira. (*Elle entre dans le bal*).



SCENE IX, & derniere.

M. De CLERVAUT, M. De St. VAL.

M. De St. VAL.

Où vas-tu ?

M. De CLERVAUT.

Je vais chercher quelqu'un ; laisse-moi aller.

M. De St. VAL.

Je te cherche, moi, pour te conter une aventure très plaisante, qui vient d'arriver ici dans l'instant.

M. De CLERVAUT.

Tu me la diras une autre fois.

M. De St. Val.

Cela ne vaudroit plus rien.

M. De Clervaut

Je t'en prie.

M. De St. Val.

Non, non, écoute-moi. Tu connois le chevalier de Bercy ?

M. De Clervaut.

Oui.

M. De St. Val.

Il aime une femme depuis longtems, sans avoir pu réussir jusqu'à ce moment.

M. De Clervaut.

Eh bien ?

M. De St. Val.

Il vient enfin de la déterminer en sa faveur.

M. De CLERVAUT.

Ici ?

M. De St. VAL.

Oui, ici.

M. De CLERVAUT.

Il eſt bien heureux.

M. De St. VAL.

Oh mais ! c'eſt la maniere dont cela s'eſt fait, qui eſt plaiſante ! Cette femme a retiré ſon portrait des mains de ſon mari, pour le donner à ſon amant en ſa préſence.

M. De CLERVAUT.

Quoi ? . . .

M. De St. VAL.

Ne trouves-tu pas cela délicieux ? (*Il rit*)

M. DE CLERVAUT.

C'eſt le chevalier de Bercy ?...

M. DE ST. VAL.

Oui, lui-même. Il vient de s'en aller avec elle. Je voudrois connoître le mari...,

M. DE CLERVAUT.

Non pas moi.

M. DE ST. VAL.

C'eſt une aventure unique. Garde-moi le ſecret.

M. DE CLERVAUT.

Ne crains rien.

M. DE ST. VAL.

Mais, qu'as-tu donc ? Cela ne te paroît pas plaiſant ?

M. De CLERVAUT.

Je n'en puis plus ; je m'en vais Adieu. (*Il ſort*).

M. De St. VAL.

Il n'eſt pas content de ſa dame, apparemment. (*Ils ſortent*).

FIN.

PLUS DE BRUIT
QUE DE BESOGNE,
OU
LA ROSE ROUGE.
PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

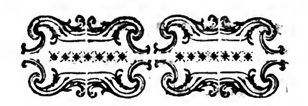
M. BROSSART, *Maître Peintre.*

Mme. BROSSART.

M. VINOT, *Cabaretier.*

BERTRAND, *Garçon Cabaretier.*

La Scene est chez M. Brossart.



LA ROSE ROUGE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. BROSSART, Mme. BROSSART.

M. BROSSART, *tenant une pipe de tabac.*

Pourquoi ne veux-tu pas mettre des carottes dans notre ſoupe ? Toujours des navets, des navets ! Dis-moi donc une raiſon.

Mme. BROSSART.

Parce que la fruitiere ne veut pas m'en donner.

M. BROSSART.

Pourquoi cela ?

Mme. BROSSART.

Parce qu'elle n'en a pas.

M. BROSSART.

Elle n'en a pas ?

Mme. BROSSART.

Non, & elle dit qu'elle ne veut point s'en charger, parce que ses pratiques ne les aiment pas.

M. BROSSART.

Je les aime, moi. Il faut aller ailleurs.

Mme. BROSSART.

Mais je n'ai pas d'argent, & elle me fait crédit.

M. BROSSART.

Ah ! de l'argent !! de l'argent !: la

voilà, toujours de l'argent ! Ce n'eſt pas de l'argent qu'il faut demander, c'eſt des carottes.

Mme. BROSSART.

Tu ne veux pas me donner d'argent, parce que tu ne ſais pas en gagner.

M. BROSSART.

Je ne ſais pas en gagner ; je ne ſuis pas maître peintre ? Dis donc le contraire.

Mme. BROSSART.

Pardi ! je le ſais bien que tu l'es ; puiſque c'eſt avec ma dot que tu as été reçu. Mais qu'eſt-ce que tu ſais faire ?

M. BROSSART.

Tout ce qu'on me demande.

Mme. BROSSART.

Oui, tu n'as pas toujours des diſputes avec les gens pour qui tu travailles ?

M. BROSSART.

Parce qu'ils changent d'avis. Eſt-ce ma faute à moi ? Les plus habiles gens ſont expoſés à cela.

Mme. BROSSART.

Mais du moins ils ont de l'ouvrage ; & toi tu n'en as pas. Je ſuis bien malheureuſe de t'avoir épouſé.

M. BROSSART.

Sais-tu que c'eſt bien de l'honneur que je t'ai fait ? Sans moi tu n'aurois jamais été la femme d'un homme d'épée.

Mme. BROSSART.

Ah ! oui, voilà un bel homme ! . . . Où eſt le profit ?

M. BROSSART.

Ne t'embarraſſe pas, j'aurai bientôt de l'ouvrage.

Mme. BROSSART.

Et comment cela ?

M. BROSSART.

Tu ſais bien ce cabaretier qui vient de s'établir à côté de chez nous?

Mme. BROSSART.

Qui, M. Vinot?

M. BROSSART.

Oui; il m'a dit ce matin: M. Broſſart, j'irai vous voir tantôt; j'aurai affaire à vous... Je parie que c'eſt pour avoir une enſeigne.

Mme. BROSSART.

Sauras-tu lui en faire une?

M. BROSSART.

Si je le ſaurai?... Aſſurément; j'y ai déjà penſé, & je veux en faire une belle, qui me donnera bien des pratiques quand on la verra.

Mme. BROSSART.

Je le ſouhaite; mais s'il vient, il

faut qu'il te trouve à travailler, du moins.

M. BROSSART.

Oui, tu as raison ; je m'en vais délayer du rouge que j'ai là.

Mme. BROSSART.

Et en as-tu une, une enseigne ?

M. BROSSART.

Oui, j'ai celle que j'avois faite pour ce limonnadier qui n'en a pas voulu, & que j'ai effacée.

Mme. BROSSART.

A la bonne heure... Je crois voir M. Vinot qui vient.

M. BROSSART.

Allons, donne-moi le pot au rouge.

Mme. BROSSART.

Tiens, le voilà.

M. BROSSART.

De l'eau ! de l'eau !

Mme. BROSSART.

Elle eſt à côté de toi.

M. BROSSART.

C'eſt bon, va-t-en. Il ne faut pas que les femmes ſoient témoins, quand les hommes parlent d'affaires.

Mme. BROSSART.

Je m'en vais au-devant de M. Vinot ; pour le faire entrer.

M. BROSSART.

Oui, dis-lui que je ſuis très-occupé.

Mme. BROSSART.

Ne t'embarraſſe pas.



SCENE II.

M. BROSSART, *délayant du rouge.*

On ne paie plus les talens à présent. Cependant il ne faut pas avoir l'air chagrin. Chantons un peu, pour nous égayer.

(*Il chante*).

(1) Vaste Mer, dont le calme perfide
Séduit les mortels ambitieux,
Crois-tu sur ta plaine liquide
Que j'affronte mille périls affreux ?

(1) Vieille chanson.

SCENE III.

M. BROSSART, M. VINOT.

M. VINOT.

Mon voiſin, vous voulez bien que je vienne vous voir ?

M. BROSSART, *chantant.*

Non, non, non, non, Charmé . . .

M. VINOT.

Comment, non, non ? Pourquoi donc.

M. BROSSART.

Ah ! ce'ſt vous, mon voiſin ?

M. VINOT.

Oui vraiment. Vous diſiez non, non

M. Brossart.

C'eſt que je chantois ; parce que ; quand on eſt appliqué comme cela quelquefois... Enfin, vous vous portez bien ?

M. Vinot.

A vous ſervir de tout mon cœur; Et vous ?

M. Brossart.

Vous voyez, comme cela, à travailler.

M. Vinot.

On dit que vous êtes fort occupé; cependant je viens vous demander de me faire un plaiſir.

M. Brossart.

Vous n'avez qu'à dire, mon voiſin ; pour vous je quitterai tout.

M. Vinot.

C'eſt bien honnête à vous ; mais

c'eſt que je vous dirai une choſe : je n'ai point encore d'enſeigne, & cela eſt néceſſaire, quoiqu'on diſe, à bon vin il ne faut point de bouchon.

M. BROSSART.

Non ; mais tout le monde ne ſait pas cela. Eh bien ! je vous ferai une enſeigne. Voyons un peu qu'eſt-ce que vous voudriez ; vous n'avez qu'à dire.

M. VINOT.

Je ne ſais ſi vous approuverez mon idée ; mais je voudrois mettre au Lion d'or.

M. BROSSART.

Si vous me demandez mon avis ; franchement, là, je dirai ce que je penſe.

M. VINOT.

Eh bien, voyons.

M. BROSSART.

J'aimerois mieux mettre, à la Roſe rouge.

M. VINOT.

Tout ce que vous voudrez ; mais pour la Rose rouge, je n'en veux point.

M. BROSSART.

Que voulez-vous donc ?

M. VINOT.

Je veux absolument un Lion d'or, parce qu'on dit, où vas-tu ? Au Lion d'or. D'où viens-tu ? Du Lion d'or. Où irons nous ? Au Lion d'or. Où y a-t-il de bon vin ? Au Lion d'or. Où ...

M. BROSSART.

Voilà bien de l'or dans tout cela. Est-ce qu'on ne diroit pas tout de même : A la Rose rouge : De la Rose rouge ?

M. VINOT.

Enfin c'est mon idée : que voulez-vous ?

M. BROSSART.

C'eſt juſte, il faut vous contenter. Cela ſera plus cher; mais c'eſt égal.

M. VINOT.

Plus cher?

M. BROSSART.

Sans doute.

M. VINOT.

Mais combien encore?

M. BROSSART.

Un Lion d'or? Voyons,.. Cela ne peut pas vous revenir à plus ni moins que dix-huit francs.

M. VINOT.

Dix huit francs? C'eſt bien cher.

M. BROSSART.

Oui; voilà pourquoi je vous propoſois la Roſe rouge, qui eſt une affai-

re de douze francs. C'eſt pour votre bien ; car moi, vous ſentez...

M. VINOT.

Oui, cela fait une différence de ſix francs Eſt-ce que vous ne pourriez pas faire quelque choſe pour moi, là, diminuer un peu ?

M. BROSSART.

Si vous voulez faire un marché avec moi, par lequel vous me donnerez votre vin à douze ſous pour dix ſous, je ne vous ferai payer que quinze francs.

M. VINOT.

Mais mon vin à douze ſols eſt d'une meilleure qualité que celui à dix, & celui à dix eſt très-bon. Je vous en donnerai trente bouteilles excellentes.

M. BROSSART.

Non ; je veux de celui à douze ſous.

M.

M. VINOT.

Mais trente bouteilles à douze, cela fera toujours dix-huit francs.

M. BROSSART.

Cela ne fera que quinze francs, si je ne les prends que pour dix sous la bouteille.

M. VINOT.

Allons, allons, nous nous accommoderons. Ne vous embarrassez pas ; puisque vous le voulez, je vous donnerai du vin à douze.

M. BROSSART.

Je compte bien sur cela ; mais quand aurai-je mon vin ?

M. VINOT.

Tout-à-l'heure si vous voulez ; mais quand aurai-je mon enseigne ?

M. BROSSART.

Je vais y travailler dans l'instant ;

envoyez-moi le vin, mais du vin à douze.

M. VINOT.

Vous allez l'avoir. Adieu, mon voisin.

M. BROSSART.

Adieu, mon voisin. Je ne vous reconduis pas, pour perdre moins de tems.

M. VINOT.

Point de cérémonie entre voisins; sans cela je ne viendrois pas vous voir, & j'aime beaucoup à voir peindre: ainsi vous voyez bien que...

M. BROSSART.

Allons, allons; je m'en vais donc travailler.

M. VINOT.

C'est bon; je m'en vais vous envoyer votre vin. Adieu.

M. BROSSART.

Adieu, adieu. A douze toujours.

SCENE IV.

M. BROSSART, *se mettant à travailler.* (*Il peint une Rose rouge*).

Quelle diable de fantaisie de vouloir un Lion d'or ! Ah ! je t'en réponds ! tu auras ... tu auras ... un Lion d'or ; pourvu qu'il m'envoie du vin toujours. Allons , , allons , qu'importe ? Quand le vin sera une fois ici , je ne le rendrai pas.

SCENE V.

M. BROSSART, Mme. BROSSART, *sans voir ce que peint M. Brossart.*

Mme. BROSSART.

Eh bien , vas - tu lui faire une enseigne ?

M. BROSSART.

Oui, j'y travaille.

Mme. BROSSART.

Et combien te donnera-t-il?

M. BROSSART.

Quinze francs.

Mme. BROSSART.

Tant mieux; car j'attends après cet argent-là pour acheter bien des choses.

M. BROSSART.

Ah! tu attendras long-tems.

Mme. BROSSART.

Comment, est-ce qu'il ne te payera pas tout de suite?

M. BROSSART.

Si fait; mais il nous donnera du vin, au lieu d'argent.

Mme. BROSSART.

Du vin, du vin ! Tu ne penſes qu'à boire.

M. BROSSART.

Et toi, tu n'aimes que l'argent.

Mme. BROSSART.

C'eſt qu'avec de l'argent on achete ce que l'on veut.

M. BROSSART.

Oui, mais c'eſt que j'aurai trente bouteilles de vin à douze ſous, ce qui fait dix-huit francs, au lieu de quinze.

Mme. BROSSART.

J'aimerois mieux de l'argent.

M. BROSSART.

Il ne nous en auroit pas donné tout-à-l'heure peut-être, au lieu que nous ſerons payés tout de ſuite; quitte à revendre du vin.

Mme. Brossart

Ah ! tu y mettras bon ordre, tu le boiras.

M. Brossart.

Peut-être. Tiens, il y a là quelqu'un à la porte.

Mme. Brossart.

Qui eſt-ce qui eſt là ?

SCENE VI.

M. BROSSART, Mme. BROSSART, BERTRAND, *avec un panier rempli de bouteilles de vin.*

Bertrand.

N'eſt-ce pas ici où demeure M. Broſſart ?

Mme. Brossart.

Oui, mon ami.

BERTRAND.

C'eſt que voilà vingt bouteilles de vin que M. Vinot lui envoie.

M. BROSSART.

Ah ! c'eſt bon : mais il en faut trente.

BERTRAND.

J'en vais apporter encore dix.

M. BROSSART.

Tiens, prends le panier, & porte le vin à la cave.

Mme. BROSSART.

Oui, oui, vous n'avez qu'à m'attendre ici, mon garçon ; je vais vous rendre le panier.

BERTRAND.

C'eſt bon, Madame.

✲

SCENE VII.

M. BROSSART, BERTRAND ; *regardant peindre.*

M. BROSSART.

Eſt-il bon ce vin-là ?

BERTRAND.

Oui, Monſieur, c'eſt tout ce que nous avons de meilleur. D'abord, Monſieur, nous ne pourrions pas vous en donner d'autre, parce que nous n'en avons que d'une ſorte.

M. BROSSART.

Oui, mais il eſt bien cher.

BERTRAND.

Non, Monſieur ; on ne vous le fera pas payer plus cher qu'à un autre.

M. BROSSART.

Mais, au contraire, je veux bien l'avoir à meilleur marché.

BERTRAND.

Monſieur, tout le monde le paie dix ſols.

M. BROSSART.

Dix ſols!... Et vous n'en avez pas de plus cher?

BERTRAND.

Non, Monſieur, il eſt tout du même prix.

M. BROSSART.

Ah! ah! c'eſt bon à ſavoir.

SCENE VIII.

M. BROSSART, Mme. BROSSART, BERTRAND.

Mme. BROSSART, *rapportant le panier.*

Tenez, garçon, voilà votre panier.

BERTRAND.

C'eſt bon.

M. BROSSART.

Vous allez rapporter le reſte ?

BERTRAND.

Oui, Monſieur, tout-à-l'heure.

Mme. BROSSART.

Faites bien nos complimens à M. Vinot.

BERTRAND.

Je n'y manquerai pas, Madame.

SCENE IX.

M. BROSSART, Mme. BROSSART.

Mme. BROSSART, *regardant peindre.*

Eh bien, tu ſais encore une Roſe rouge ?

M. BROSSART.

Oui ; je voudrois bien ſavoir ce que cela te fait.

Mme. BROSSART.

Moi, rien ; mais c'eſt que je ne t'ai jamais vu faire autre choſe. Et puis ce ſont des diſputes, & l'ouvrage te reſte.

M. BROSSART.

Celui-ci ne me reſtera pas, je t'en réponds.

Mme. BROSSART.

Est-ce que M. Vinot t'a demandé une Rose rouge ?

M. BROSSART.

Non, il vouloit un Lion d'or.

Mme. BROSSART.

Et pourquoi donc faire une Rose rouge ?

M. BROSSART.

C'est que je n'ai que du rouge.

Mme. BROSSART.

Il falloit lui faire un Lion rouge, du moins.

M. BROSSART.

Je n'en sais pas faire.

Mme. BROSSART.

Ah ! cela est différent. Je crois que tu ne sais faire que des Roses. Et comment feras-tu ?

M. BROSSART.

Je m'en vais écrire en bas : Au Lion d'or. (*Il écrit : Au Lion d'or*).

Mme. BROSSART, *levant les épaules*.

C'est bien imaginé !

M. BROSSART.

Sans doute.

SCENE X.

M. BROSSART, Mme. BROSSART, M. VINOT *apportant le reste du vin*.

M. VINOT.

Peut-on entrer ?

Mme. BROSSART.

Ah ! c'est M. Vinot.

M. Vinot.

Oui ; j'apporte le reste de votre vin.

Mme. Brossart.

Quoi ! vous-même ?

M. Vinot.

Parbleu, me voilà bien malade !

Mme. Brossart.

Donnez-moi, je m'en vais le serrer.

M. Vinot.

Je le porterai avec vous, si vous voulez, ma voisine.

Mme. Brossart.

Non, non ; ne vous donnez pas cette peine-là. Je vais revenir.



SCENE XI.

M. BROSSART, M. VINOT.

M. VINOT.

Elle eſt jolie, la voiſine.

M. BROSSART.

Ah ! comme cela. Vous avez bien de la bonté.

M. VINOT.

Et notre ouvrage, cela avance-t-il ?

M. BROSSART.

Oui, cela ne ſera pas long à préſent.

M. VINOT.

Ah ! voyons, voyons. (*Il s'avance & regarde*).

Comment ! c'eſt une Roſe rouge ?

M. BROSSART.

Oui.

M. VINOT.

Mais nous sommes convenus que vous me feriez un Lion d'or.

M. BROSSART.

Oui, vous; aussi ai-je mis au bas: *Au Lion d'or.*

M. VINOT.

Mais il y a une Rose rouge.

M. BROSSART.

Qu'est-ce que cela fait ? On lira toujours au Lion d'or.

M. VINOT.

Et ceux qui ne savent pas lire ?

M. BROSSART.

Tant pis pour eux.

M. VINOT.

Ma foi, je ne prendrai pas cette enseigne-là.

M. BROSSART.

Vous la prendrez.

M. VINOT.

Vous voyez bien que vous vous condamnez vous-même, en mettant au Lion d'or au deſſous d'une Roſe rouge.

M. BROSSART.

Oui ; mais vous voyez, je ſuis honnête homme du moins, je ne vous fais pas accoire une choſe pour une autre. Je ne me cache pas moi, & je vous donne deux choſes pour une, le Lion & la Roſe. Je ne ſuis pas comme vous.

M. VINOT.

Comme moi ? Qu'eſt-ce que vous voulez dire ?

M. BROSSART.

Que vous me donnez du vin à dix pour du vin à douze.

M. VINOT.

Cela n'eſt pas vrai.

M. BROSSART.

C'eſt très-vrai ; mais je ne me fâche pas, parce que vous n'en avez pas d'autre.

M. VINOT.

Je n'en ai pas d'autre ?

M. BROSSART.

Sûrement ; car votre garçon me l'a dit.

M. VINOT.

Il vous l'a dit ? Il a tort.

M. BROSSART.

Non ; il a dit ce qu'il ſavoit.

M. VINOT.

Eh bien, si vous n'en voulez pas, vous n'avez qu'à le rendre.

M. BROSSART.

Non, je ne vous fais pas de chicane. Je le prendrai. Si vous en aviez d'autre, cela feroit différent.

M. VINOT.

Je garderai mon vin, & vous garderez votre enseigne.

M. BROSSART.

Au contraire, je prendrai votre vin, & vous prendrez mon enseigne.

M. VINOT.

Cela ne sera pas.

M. BROSSART.

Cela sera.

M. Vinot.

Je m'en vais le reprendre.

M. Brossart.

Je vous en empêcherai bien.

M. Vinot.

Nous verrons.

M. Brossart.

Oui, nous verrons. (*Ils veulent se battre*).

SCENE XII.

M. BROSSART, Mme. BROSSART, M. VINOT.

Mme. Brossart, *se mettant entre deux*.

Eh bien, eh bien, qu'est-ce que vous avez donc ?

M. VINOT.

Ah ! je m'en rapporte à Mme. Brossart.

M. BROSSART.

Je le veux bien.

Mme. BROSSART.

Voyons, de quoi vous plaignez-vous ?

M. VINOT.

Je lui ai demandé un Lion d'or, & il me fait une Rose au lieu d'un Lion.

Mme. BROSSART.

Mais ce n'est pas sa faute.

M. VINOT.

Comment ? Il l'a fait exprès, il pouvoit bien me faire un Lion.

Mme. BROSSART.

Non.

M. VINOT.

Pourquoi ?

Mme. BROSSART.

C'eſt qu'il n'en ſait pas faire : il ne ſait faire que des Roſes, & il n'avoit que du rouge.

M. BROSSART.

Pourquoi dire cela ?

Mme. BROSSART.

C'eſt que c'eſt vrai ... Ainſi, mon voiſin, vous voyez bien qu'il ne pouvoit pas mieux faire.

M. VINOT.

En ce cas-là, il faut qu'il me rende mon vin.

M. BROSSART.

Je ſuis plus raiſonnable que lui, car je veux bien de ſon vin.

M. VINOT.

Parbleu, je le crois bien.

M. BROSSART.

Vous le croyez bien ?

M. VINOT.

Sans doute.

M. BROSSART.

Mais ſi je voulois, je vous obligerois à me donner du vin à douze, puiſque nous en ſommes convenus.

M. VINOT.

Convenus ?

Mme. BROSSART.

C'eſt-il vrai ?

M. VINOT.

Mais, comme cela.

M. BROSSART.

Vous n'en avez qu'à dix, vous ne

pouvez pas faire mieux, je m'en contente.

Mme. BROSSART.

C'eſt bien raiſonnable ; ſoyez de même.

M. VINOT, *à Mme. Broſſart.*

Je ne demande pas mieux. Ce ſera à cauſe de vous toujours.

M. BROSSART.

Comme vous voudrez.

Mme. BROSSART.

Mais, mon mari, c'eſt fort honnête.

M. BROSSART.

Oui, pour toi.

M. VINOT.

C'eſt à une condition.

M. BROSSART.

Voyons.

M. VINOT.

C'eſt, puiſque vous avez fait une Roſe, que vous effacerez l'écriture du Lion d'or.

M. BROSSART.

Mais c'eſt un changement qui me donnera de la peine.

Mme. BROSSART.

Ah, mon ami! il faut faire cela.

M. BROSSART.

Je le voudrois de tout mon cœur, mais...

Mme. BROSSART.

Pourquoi ne le feriez-vous pas?

M. BROSSART.

C'eſt qu'il ne me reſte pas de couleur du tout; j'ai employé tout ce que j'avois.

M. VINOT.

Vous n'avez qu'à en acheter.

M. BROSSART.

Ah ! si vous voulez me donner de l'argent pour cela, à la bonne heure.

Mme. BROSSART.

C'est juste.

M. VINOT.

Non parbleu ; c'est bien assez de vous avoir donné mon vin. Je vais emporter mon enseigne, & je la ferai corriger par un autre. (*Il prend l'enseigne*).

M. BROSSART.

Comme vous voudrez.

M. VINOT.

Adieu, ma voisine.

Mme. BROSSART.

Adieu, mon voisin.

M. VINOT.

Vous êtes une honnête femme, vous; mais pour votre mari...

M. BROSSART.

Allons, allons, je crois que nous n'avons rien à nous reprocher, M. Vinot. (*Ils s'en vont.*)

Fin du dixieme Volume.

66135

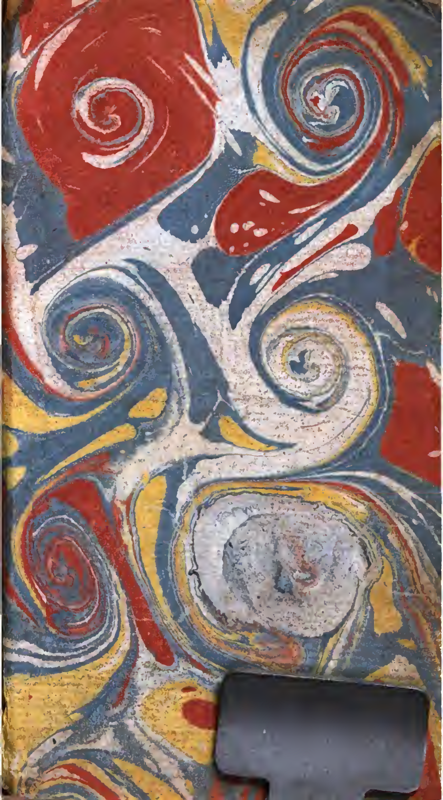
TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du dixieme Volume.

S






BIBLIO
SCAF
PLUT
N.° C